

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination irrégulière.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

() L E ()

CANADA ARTISTIQUE

MUSIQUE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS — LITTÉRATURE

PUBLICATION MENSUELLE

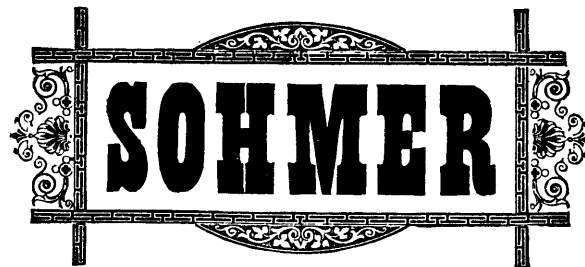
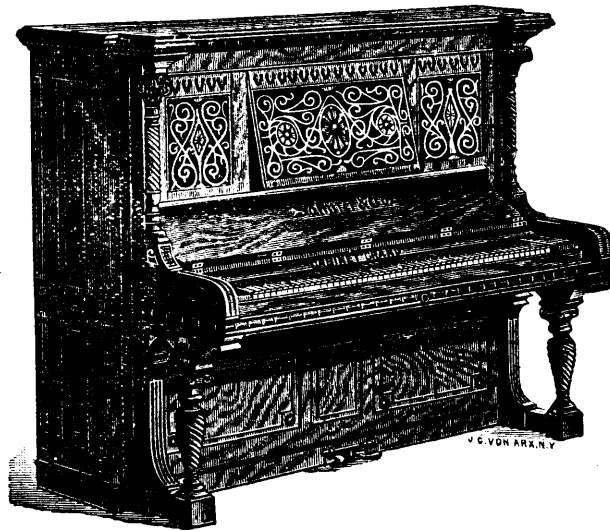
A. FILIATREAU, EDITEUR, BOITE P.O. 324, MONTREAL.

Vol. 1.

MAI 1890.

No. 5.

Adoptés aux Couvents de VILLA MARIA, SACRÉ-CŒUR (Manhattanville),
 VILLA DE SALLES (Long Island), Couvent de SOREL, de la
 CÔTE ST. PAUL, ACADEMIE ST. PATRICE, ETC. Au
 COLLÈGE DE MONTREAL, RIGAUD, ETC. AU CABINET
 DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL.



Egalement adoptés aux principaux Théâtres, tels que : FIFTH AVENUE
 THEATRE, de New York, COMEDY THEATRE, PARK THEATRE,
 NEW PARK THEATRE, au JARDIN D'HIVER, enfin dans
 tous les principaux THÉÂTRES et SALLES DE
 CONCERT d'Amérique.

Adoptés aux Conservatoires de New-York, Boston, Philadelphie, Vogt's Conservatory,
 New-York College of Music, Etc., Etc.

Tous les connaisseurs s'accordent à dire que le PIANO SOHMER est le meilleur instrument du monde entier.

SEULS AGENTS

LA VIGNE & LAJOIE,

MARCHANDS DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE,

1657 RUE NOTRE-DAME, - - MONTREAL.

NOUVEAUTÉS MUSICALES.

MUSIQUE VOCALE

(AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO.)

PLUS D'AMOUR, PLUS DE ROSES, Prince Gustave de Suède, - - - - -	30 cents.
VIEILLE CHANSON DU JEUNE TEMPS (Poésie de Victor Hugo) - - - - -	40 "
DIS MOI, PETIT OISEAU, (Abt. - - - - -	35 "

VENANT DE PARAÎTRE

8 MÉLODIES

Musique de ERNEST LAVIGNE.

1.—L'ADIEU DU MATIN,—Poésie de ROCHE, - - - - -	30 cents.
2.—LES HIRONDELLES,—Poésie de FLORIAN, - - - - -	30 "
3.—JE T'AIMERAI, - - - - -	25 "
4.—CHANSON D'AMOUR,—Poésie de VICTOR HUGO, - - - - -	30 "
5.—LA FLEUR DU SOUVENIR, - - - - -	50 "
6.—LA FONTAINE AUX PLAINTES,—Poésie de EMILE DESCHAMPS. - - - - -	25 "
7.—SUZETTE ET SUZON,—(Chansonnette)—VICTOR HUGO, - - - - -	25 "
8.—LE PETIT DOIGT DE LA MAMAN,—(Chansonnette pour les petits enfants.) - - - - -	20 "

 **LES 8 REUNIES, Net - \$1.00.**

Expédié franco sur réception du prix marqué.

MUSIQUE DE PIANO

Les morceaux suivants ont été exécutés avec un immense succès par "La Bande de la Cité" au PARC SOHMER.

AUX TROIS SUISSES—Polka. BONNECHOPE, - - - - -	25 cents.
VERT GAZON—Mazurka. BACHMANN, - - - - -	50 "
LA PETITE BAVARDE, ELLENBERG, - - - - -	50 "

 **LES 3 RÉUNIS, Net - \$1.00**

EXPÉDIÉS FRANCO.

LAVIGNE & LAJOIE, Editeurs,
1657 rue Notre-Dame, - MONTREAL.



ALBANI

PUBLIÉ PAR
"LE CANADA ARTISTIQUE"
Livraison de Mai 1876.

CANADA ARTISTIQUE

MUSIQUE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS — LITTÉRATURE

PUBLICATION MENSUELLE

Vol. 1

MAI 1890

No. 5

A Mme ALBANI

*A l'occasion de son concert de charité à Québec,
le 13 mai 1890*

N'est-ce pas, Albani, — lorsque tu provoquais
Ces applaudissements qui font tressaillir l'âme, —
Que tu t'es dit : — Ce bruit, ces bravo ; ces bouquets,
C'est la Patrie heureuse et fière qui m'acclame ?

Et n'est-ce pas qu'aussi jamais tu ne rêvas,
Sur ta route — chemin de rose et d'améthiste —
Accueil enthousiaste et concert de vivats
Mieux faits pour enivrer et la femme et l'artiste ?

Oh ! oui, c'est la Patrie ; et même plus encor !
Car, sur ton front nimbé que la gloire environne,
Tu vois Québec, la ville au merveilleux décor,
Venir poser ce soir sa plus fraîche couronne.

Et — tu le sais — ailleurs, si d'un éclat plus beau
La richesse a doré de plus vastes coupoles,
Québec, du sol sacré vénérable lambeau,
Est encor la plus chère entre nos métropoles.

Des plaines d'Abraham aux clochers de Saint-Roch,
On la verra toujours, par nulle autre éclipse,
Superbement drapée en son manteau de roc,
Du pays des aîeux sentinelle avancée !

Sa gloire est une chaîne aux immortels anneaux ;
C'est la ville des preux et des grands coups d'épée ;
Et quand le vent, la nuit, siffle dans ses créneaux,
On sent passer dans l'air des souffles d'épopée.

Oui, Québec, Albani, c'est la cité des preux ;
Et du passant ému les pas deviennent graves,
S'il songe que chacun de ces pavés poudreux
A mêlé sa poussière à la cendre des braves.

Québec, c'est le foyer, l'âtre jamais éteint
Où du patriotisme ardent couve la flamme ;
Et son rocher géant qu'on voit dans le lointain,
C'est le mât du navire où flotte l'oriflamme.

Ailleurs, c'est l'avenir ; Québec, c'est le passé ;
Sur ses frontons témoins de luttes légendaires,
A cent noms de héros se mêle entrelacé
Celui de nos Dantons et de nos Lacordaires,

Et puis, reflet serein des choses d'autrefois,
La Poésie et l'Art planent dans son enceinte :
Pour nous tous, c'est Athènes et La Mecque à la fois,
La ville académique avec la ville sainte.

Son forum, à la fois pacifique et guerrier,
A la tente d'Achille et le salon d'Horace ;
Mais, que brille en sa main la palme ou le laurier,
Dans sa poitrine bat le cœur de notre race.

Enfin, c'est le berceau béni des anciens jours,
Le patrimoine auquel le sang même nous lie...
Quand on l'aime une fois on l'adore toujours ;
Et quand on l'a connu jamais on ne l'oublie.

Or, c'est Québec entier, ô notre illustre enfant,
Qui vient, ce soir — bonheur, hélas ! bien éphémère ! —
Ivre d'enthousiasme et le cœur triomphant,
T'offrir, en sa fierté, son doux baiser de mère.

Orgueilleuse de ses souvenirs immortels,
Elle salue en toi sa gloire rajeunie ;
Et ses muses en chœur désertent leurs autels,
Pour rendre un solennel hommage à ton génie.

Tu passes parmi nous comme une vision ;
Mais ton pays auquel ta mémoire s'attache,
Ce soir, te remercie avec effusion
D'avoir porté si loin son nom, pur et sans tache.

Car, si courbé qu'il soit devant le dieu Dollar,
Le monde, qu'un besoin d'idéal vierge affame,
En acclamant chez toi la prêtresse de l'Art,
S'incline aussi devant la vertu de la femme.

Aussi, chère Albani, dans nos moments troublés
Par les brandons en feu de l'âpre politique,
Dès que ta voix répond aux rappels redoublés,
Tout s'oublie excepté l'instinct patriotique.

Quand l'orage a brouillé l'eau de son clair bassin,
La source, jusqu'au fond, s'obscurcit et se voile ;
Mais qu'une étoile d'or se penche sur son sein,
La surface s'éclaire et réfléchit l'étoile !

LOUIS FRÉCHETTE.

Québec, 13 mai 1890.

HORS DU CANADA

ASCANIO—LA PASSION

Paris, le 3 mai, 1890.

MON CHER DIRECTEUR,

La première représentation d'un grand opéra est toujours à Paris un important événement, qui excite toujours la curiosité et l'intérêt de cette population parisienne, qui se passionne pour toutes les œuvres artistiques. Mais quand l'œuvre représentée est d'un homme qui n'a guère remporté que des victoires, l'intérêt devient encore plus vif. C'est pourquoi la première d'ASCANIO était attendue avec la plus grande impatience.

C'est le 27 mars qu'ASCANIO, opéra en cinq actes, musique de Camille Saint-Saëns, paroles de Louis Gallet, a fait sa première apparition sur notre première scène lyrique.

Avant d'entrer dans l'examen rapide de cette œuvre, nous sommes heureux de constater l'éclatant triomphe qu'elle a remporté. Plus de six morceaux ont été bissés au milieu de l'enthousiasme général.

L'auteur de *Henry VIII*, de *Sansou et Dalila* vient de produire encore une œuvre des plus remarquables. A la chute du rideau, le nom de Camille Saint-Saëns a été couvert d'applaudissements, et longuement acclamé. Mais le maître n'était pas à l'opéra, n'était même pas à Paris, pour jouir de son triomphe. Son absence, qui a donné lieu à de nombreux commentaires, est ainsi expliquée par la *France*, dont Saint-Saëns est un des collaborateurs.

"Saint-Saëns, après la mort de sa mère qu'il adorait, et qui tenait dans sa vie la première place, a voulu s'éloigner de tout ce qui lui rappelait son deuil. Pour éviter les mille soucis que lui aurait procurés en voyage sa notoriété artistique, il se promène au grand soleil en gardant l'incognito le plus absolu. C'est bien son droit."

Comme tout ce qui se rapporte à ces grandes œuvres qui sont la gloire d'un pays est avidement recherché par le public, vos lecteurs seront désireux de savoir quelle est la genèse d'*Ascanio* et la place que cette nouvelle production occupe dans le développement de l'inspiration du maître. Après avoir dans *Etienne Marcel*, et dans *Proserpine* surtout, pénétré l'âme de la courtisane amoureuse avec ses subtilités d'amour et ses violentes passions, Saint-Saëns devait arriver à *Ascanio* qui donne la note tendre et plus reposée.

La genèse d'*Ascanio*, M. Louis Gallet, l'auteur des paroles, va nous la dire :

"*Ascanio*, écrit M. Gallet, est né d'une pensée bien des fois affirmée par le compositeur, et d'ailleurs découlant clairement de l'aspect de l'œuvre : celle de

faire diversion aux sentiments excessifs, de laisser dormir les grandes épopées, de se délasser la main, de se rafraîchir le cerveau, en s'attachant à la peinture de physionomies riantes, aimables, illuminées toutefois, à certains instants, d'un éclair de passion ; au récit d'un aventureux roman d'amour, tendance bien française, d'un esprit bien cavalier, et que trouveraient fort naturelle les gens simples et de bonne foi, ceux que n'hypnotise point l'œil étincelant des pontifes de l'art solennel.

"Ce serait une erreur de croire que Camille Saint-Saëns a reçu docilement le sujet d'*Ascanio* des mains du directeur de l'Opéra ; qu'il l'a subi, en compositeur prêt à toutes les concessions et à tous les efforts. Il n'est point l'homme de pareils sacrifices ; il veut bien ce qu'il veut, et rien ne l'en ferait démordre. Fils des romantiques, comme tous ceux de notre génération, il a aimé tout d'abord ce sujet à travers lequel les personnages vont d'un mouvement vif, sans parade de psychologie, sans névroses, sans spasmes, à la conquête d'un honnête amour, où les caractères se dessinent sans que le trait soit jamais poussé au noir de charbon, et il s'est trouvé en parfaite entente avec l'auteur du poème comme avec les directeurs."

Dans *Ascanio*, la courtisane est la jeune florentine *Scozzone*, ardemment éprise de Benvenuto Cellini, qui bientôt la remplacera dans son cœur par Colombe d'Estourville. Mais le maître va se trouver par cet amour nouveau en rivalité avec son élève préféré, *Ascanio*, qui, lui aussi, aime Colombe, mais qui, plus heureux que Cellini, en est aimé.

La fière et vindicative duchesse d'Étampes, *la reine du roi*, est prise d'un violent caprice pour *Ascanio*. Le voyant résister à ses avances, elle comprend qu'elle a une rivale, et ayant découvert que cette rivale est Colombe, elle jure sa perte : Colombe mourra. Benvenuto apprend qu'*Ascanio* aime Colombe et en est aimé ; sa douleur est immense, mais, parvenant à se vaincre, il dit à Colombe et à *Ascanio* : "Enfants, je ne vous en veux pas ! Ce n'est pas votre faute, hélas ! si vous aimez, et si l'on vous aime !" Et il se sacrifie pour *Ascanio*. De son côté *Scozzone*, déjouant la vengeance de la duchesse d'Étampes, meurt à la place de Colombe.

Ce poème a merveilleusement inspiré le musicien, qui a rendu avec un égal bonheur les sentiments divers, les passions ardentes des personnages du drame.

Vos lecteurs, mon cher directeur, ne m'en voudront certainement pas si je leur donne des extraits de la magistrale étude que Gounod a faite d'*Ascanio* ; tout le monde y gagnera.

"Si l'on se reporte seulement à une trentaine d'années en arrière, dit le maître, on est frappé des

transformations par lesquelles l'Opéra en est arrivé à être ce qu'il est aujourd'hui. De là, un déplacement analogue du point de vue critique. J'avoue qu'en matière d'art, je n'ai pas et je ne comprends pas qu'on puisse avoir de *système*, autrement dit, de *parti pris*. Que demande-t-on à un peintre, avant tout? C'est de rester peintre, quel que soit le sujet de son tableau. Il en est de même pour le musicien.

« Dans *Ascanio*, comme dans les autres œuvres de M. Saint-Saëns, on retrouve l'artiste qui, pas un instant, n'oublie ou ne sacrifie *son art*; partout et toujours le grand musicien est présent, et, partout aussi, le drame lui apparaît comme une *loi*, jamais comme un *joug*. Passions, caractères, situations, tout est senti, tout est servi avec une égale sûreté de discernement, soit par le chant, soit par la déclamation, soit par le simple récitatif, soit par le rôle dramatique qu'il fait jouer à son orchestre, et tout cela dans une langue et dans une forme musicalement irréprochables, au point d'avoir su construire de vrais et solides *morceaux de musique*, là même où le librettiste n'en fournissait point la contexture arrêtée. »

Gounod finit ainsi son étude qui ne tient pas moins de six colonnes de la *France* :

« Ainsi se termine le dernier tableau de ce drame. Il serait difficile d'en détacher un morceau proprement dit; mais l'intérêt de la déclamation et de l'orchestre n'y languit pas un instant: la couleur sombre en est saisissante, et l'instrumentation en est empreinte d'un effroi qui vous glace.

« Voilà une noble et belle œuvre de plus dans le bagage déjà si glorieux de son illustre auteur. La clarté dans la richesse, le calme dans la verve, la sagesse dans la fantaisie, un jugement toujours maître de lui, au sein même des émotions les plus troublantes, voilà ce qui fait de M. Saint-Saëns un musicien de haute lignée et de premier ordre dans tous les ordres ...

« On raconte qu'Haydn, entendant un jour Mozart exécuter une de ses propres compositions, s'écria: 'Ce jeune homme est le plus grand musicien que je connaisse!'

« Si, aujourd'hui.... — mais, chut!.... je n'ai rien dit. »

Ascanio est monté avec une magnificence digne de notre Académie nationale de musique. L'interprétation est excellente; rien d'étonnant — étant confiée à Mmes. G. Adiny, Bowman, Eames, MM. Lassalle, Cossira, Planéon et Matapoura. Lassalle, avec son magnifique organe et sa déclamation si émouvante, est superbe dans le rôle de Benvenuto Cellini.

Après les éloges si mérités faits par Gounod, nous pouvons hardiment féliciter Saint-Saëns d'avoir doté l'art français d'un nouveau chef-d'œuvre.

* * *

Comme les dépêches ont dû vous l'annoncer, une très intéressante audition a eu lieu le 5 avril au Cirque d'hiver. Je veux parler de la *PASSION*, poème mystique en six parties d'un écrivain de talent, M. Edmond Harancourt. Ce poème mystique devait voir le jour sur une de nos grandes scènes dramatiques, mais le ministre, connaissant le fanatisme anti-religieux des radicaux, a interdit la représentation pour éviter un scandale.

Au lieu d'une représentation, la *PASSION* n'a plus été qu'une simple lecture, qui s'est donnée, comme nous le disons plus haut, au Cirque.

Cette tentative de M. Edmond Harancourt nous reporte aux origines de l'art dramatique en France, en plein moyen-âge.

Le théâtre en France est né dans l'église, dans les cérémonies mêmes du culte divin, comme le théâtre des Grecs. Dans les grandes fêtes, il était d'usage de représenter, avec des personnages, le *Mystère* qui faisait l'objet de la fête du jour. Il se forma plusieurs sociétés de pieux auteurs pour donner des représentations; la plus célèbre de ces sociétés fut celle des *Confrères de la Passion*, autorisée en 1402 par un diplôme royal du roi Charles VI. On la nommait ainsi parce que la plus belle pièce de son répertoire était la Passion du Sauveur.

Le théâtre qu'on dressait pour représenter la Passion était immense et ordinairement en plein air. Le nombre des acteurs montait souvent à 600, et parmi eux la plupart étaient moines, évêques ou prêtres. La scène se composait de trois étages superposés; le plus élevé était le ciel, là était Dieu avec ses saints et les anges; le second était le purgatoire; le troisième l'enfer; puis venait la terre, où les acteurs en chair et en os jouaient leurs rôles; Dieu, les saints, et le diable jouaient aussi les leurs. La représentation durait quelquefois 40 jours de suite. Pour juger avec quelle ardeur et quelle dévotion le peuple se portait en foule à ces mystères, il faut nous transporter par l'imagination dans ces siècles de foi naïve. Que de larmes étaient versées par l'auditoire quand Jésus était battu de verges! Que de cris d'indignation contre Pilate et Hérode! Pour s'en faire une idée, il suffit de rappeler le fait suivant: Dans une de ces représentations, un certain Nicole, qui faisait le rôle de Jésus, faillit mourir réellement sur la croix pour avoir trop bien voulu jouer son rôle.

On ne peut se faire une idée du succès colossal de ces représentations. C'était la poésie mise à la portée des gens du peuple. Jusque-là, la poésie avait été le privilège des classes riches, et voilà qu'elle descendait jusqu'à eux. L'art poétique ne devait pas être trop

élevé pour se trouver à la portée de cette populace ; aussi il n'y a pas une scène de ces mystères qui ne mérite d'être citée.

La PASSION de M. Edmond Harancourt renferme de magnifiques passages qui ont vivement impressionné la foule — plus de quatre mille personnes — qui s'était rendue au Cirque.

Mme. Sarah Bernhardt, drapée dans un manteau blanc, fleuri et broché, jouait la Vierge Marie ; M. Chas. Garnier et Bremont, représentant l'un Jésus l'autre Judas Iscariote, lui donnaient la réplique.

Le succès a été grand ; il fait également honneur au poète et aux auditeurs qui ont su goûter cette simple et forte poésie.

MARCEL B.

LA SAISON OPERATIQUE

Depuis la publication de la dernière livraison du CANADA ARTISTIQUE, nous avons eu une série de concerts et de représentations d'opéra sans précédent au pays.

Pour procéder par ordre de date, les 16, 17 et 18 avril la Société Philharmonique nous a donné *Elie* de Mendelssohn, la *Damnation de Faust* de Berlioz, le *Stabat Mater* de Rossini, et *Daniel before the King*, une œuvre de M. Chas. A. E. Harriss.

Les trois concerts de la Société sont certainement depuis les représentations de *Jeanne Darc*, en 1877, et la *Dame Blanche*, en 1878, l'évènement musical le plus important qui ait été enregistré au Canada. La série a obtenu un succès complet, et M. G. Couture, le directeur, a droit aux félicitations de tous les vrais amis de l'art musical et de l'avancement artistique du pays. Aussi la Société Philharmonique a-t-elle voulu le récompenser en lui faisant, d'abord, un cadeau de \$150, et ensuite en augmentant son salaire de \$300 à \$700.

Dans la même semaine la troupe Abbott donnait une série de représentations d'opéra, avec une troupe choisie, qui laissait bien à désirer sous quelques rapports, mais qui, somme toute, a bien mérité l'encouragement et le support qui lui ont été donnés.

Le 21 avril la Société Philharmonique Canadienne donnait sa première représentation — le *Stabat Mater* et quelques chœurs de *Jeanne Darc*.

Nous n'apprécierons pas ici le mérite des exécutants. Qu'il nous suffise de dire qu'il a été prouvé une fois de plus que, chez nous, ce ne sont pas les éléments ni les aptitudes qui manquent : nous avons tout ce qu'il faut pour former un chœur puissant et capable de rendre les œuvres les plus sérieuses et

les plus difficiles, avec le temps et une bonne direction. Lavallée l'a prouvé, d'ailleurs. Seulement nous constaterons que la Société Philharmonique comptait 175 membres au mois de janvier, et lors du concert du 21 avril il n'y avait plus qu'une centaine de voix. Cette société subira-t-elle le sort de celles qui l'ont précédée ? Nous osons espérer que non.

Ce qui détruit toutes nos sociétés canadiennes-françaises, c'est que l'intérêt personnel de quelques membres se met toujours de la partie. Ensuite, le public ne les encourage pas. Lorsque l'on donne un concert, on est obligé de se mettre sur le chemin, et de vendre des billets de porte en porte ; et ceux qui achètent ces billets, neuf fois sur dix, sont fermement convaincus qu'ils font l'aumône. Dans de telles conditions, comment une société chorale, composée de gens qui consacrent leur temps et leurs talents à monter une œuvre sérieuse, à fonder une institution forte et moralisatrice, peut-elle espérer réussir ? C'est une impossibilité.

La Société Philharmonique a commencé les répétitions de "Christophe Colomb," de Félicien David, et nous croyons que cette œuvre sera donnée de bonne heure l'automne prochain. Un bon mouvement de la part des gens qui ont les moyens de le faire : mettez la main au gousset, faites une liste de souscription pour encourager la société naissante, et vous aurez dans quelques années la plus belle société chorale du pays.

Le 5 et le 7 mai, Albani a donné, avec une partie de la troupe d'opéra italien, à l'Académie de Musique, deux représentations d'opéra : "La Traviata," et "Lucia." Salles bondées, auditoire enthousiaste, jolies femmes, toilettes admirables, et prix d'entrée... à l'avenant. Quant à ce dernier détail, qui a bien son importance, il ne faut pas imputer de blâme aux artistes, mais bien au public de Montréal, qui n'a pas encore trouvé le moyen d'ériger une salle convenable.

Les 8, 9 et 10 mai, grand festival au profit de l'hôpital Notre Dame. Trois programmes choisis, des artistes de premier ordre, une salle brillamment décorée par M. R. Beullac, le décorateur bien connu, voilà ce qui a contribué au succès de cette fête de charité. Nous avons le regret de dire que les deux premiers concerts du festival n'ont pas fait une recette même convenable. Le dernier, par contre, a obtenu un succès prodigieux. Plus de 6000 spectateurs encombraient l'immense patinoir Victoria. Nous mentionnerons simplement les noms des artistes : Madame Albani, Alfred De Sève, Salomon Mazurette, Madame Natali, Paul Wiallard, Liberati, J. M. Dupuis,

J. B. Moermans, Louis Amato, Théophile Mahy, Signor Carmine Stanzione, Jacques Van-Pouque, M. L. Heuschel, A. Leroux, Eugène Devaux, et la musique de la Cité. M. Joseph Saucier, l'un des accompagnateurs, a joué tous les accompagnements de M. De Sève, à la satisfaction de ce dernier. C'est le plus beau compliment que nous puissions lui faire.

Enfin, du 12 au 17 mai inclusivement, la troupe d'opéra de Madame Emma Juch, la sympathique artiste doublée d'une jolie femme, si avantageusement connue au Canada, a donné des représentations d'opéra anglais à l'académie. La troupe qui l'accompagnait était plus que médiocre, et le succès n'a pas été brillant.

Cette série de représentations peut être appelée une avalanche de musique, et il n'en tient qu'au public Montréalais d'en avoir autant tous les ans, pourvu que l'on encourage un tant soit peu les artistes qui viennent nous visiter.

FANTASIES

FLUTE ET PICCOLO

Je vous parle de mon ami René Steckel, un Alsacien un ingénieur civil, un savant, un musicien qui étudie la veine liquide contractée, et travaille la musique mathématiquement, simultanément et artistiquement. Que de surprises il m'a procurées! Tantôt c'est l'écoulement de la gerbe d'eau à travers un trou quelconque — histoire de calcul — tantôt le flottement des ondes sonores à la sortie d'un tube vibrant, comme la flûte, par exemple. En 1880, je publiai l'article suivant, que je demande la permission de soumettre de nouveau au public:

Flûte scientifique. Piccolo raisonné.

Mon ami René Steckel est ingénieur civil; sa partie principale consiste dans les mathématiques — il y excelle. Il fallait dire cela pour expliquer son invention de deux instruments de musique, grandement appréciés des connaisseurs.

Bien entendu, je ne parle pas ici en qualité de musicien, mais, depuis quatorze ans que Steckel entasse ses calculs, dans la chambre voisine de la mienne, son enthousiasme a pu me gagner. Je ne suis pas encore mathématicien, cependant je me sens attiré. La double-croche aidant, ma vocation pourrait se décider.

Shakespeare a dit: "Défiez-vous d'un homme qui n'aime pas la musique."

Et moi qui l'aime à la rage!

J'ai donc suivi avec intérêt, avec perplexité plutôt, les tentatives, les efforts, les réussites de mon ami.

Il me disait, d'abord, que les flûtes mises dans le commerce sont presque invariablement incorrectes,

fausses, et que pour en découvrir une possédant toutes les qualités requises, il faudrait aller au bout du monde, et même plus loin.

Cette flûte miraculeuse
Dont la vertu tient du roman
Passe, entre nous, pour merveilleuse
Et n'existe pas autrement.

Nous chantions en duo ce quatrain imité de Désaugiers, lorsque Steckel me dit net:

— Je vais en faire une flûte! Après tout, c'est une affaire de réflexion et d'ajustement. Les ondes sonores, ça me connaît; je trouverai moyen de les conduire et de leur faire rendre ce qu'elles ne veulent pas donner aux autres.

Il le disait — et il le fit!

Les ingénieurs n'ont certainement pas chiffré autant pour construire le pont Victoria que lui pour fixer le calibre de son instrument, saisir le secret de la marche capricieuse de la colonne d'air enfermé et retenue ou chassée, et déterminer l'étendue des trous aussi bien que le point juste où il faut les ouvrir. Je ne parle que pour mémoires des caprices de l'embouchure, des ressorts ingénieux des clefs, des conditions de précision extrême qu'exige tout le mécanisme.

Il s'agissait de produire un son qui n'eût qu'un seul caractère dans toutes les notes de la gamme. Si les basses gargouillent, c'est mauvais. Si les hautes sont trop criardes, pas d'affaire. La question se complique lorsque vous atteignez l'octave, car là, tous les défauts de l'instrument se font sentir à la fois: exagération, ton criard en haut, essoufflé en bas — sans compter qu'il faut presser la dose d'air en pinçant les lèvres, et qu'alors elle agit follement sur les parois de la flûte, se dardant ici par masses, glissant ailleurs sans presque produire d'effet. C'est de l'irrégularité, de l'incorrection, du vacarme — pas de la musique. Jusqu'ici, faute de mieux, on s'est contenté de cela.

Je ne sais si l'on me comprend. Peut-être vaut-il recommencer mon explication. Il s'agissait de produire un son qui eût un caractère de continuité bien conditionné, d'un bout à l'autre du registre de l'instrument, c'est-à-dire un son qui fut sensiblement uniforme, sous le rapport du timbre et de l'intensité, pour chaque paire de notes consécutives de l'échelle chromatique. C'est surtout difficile lorsque vous passez à la troisième octave, car là tous les défauts apparaissent: fausses intonations, sons déchirés, doigts impossibles, etc.; et il faut apporter beaucoup de précision à régler la dose d'air en pinçant les lèvres, sans quoi les pulsations agissent follement sur les parois de la flûte, courant par ici, avec force, glissant par là sans presque résonner, enfin les défauts des anciens instruments.

Pour découvrir les lois de la pression des ondes sonores, et parvenir à emmagasiner celles-ci dans un tube qui ne les force pas à détonner à tout moment, Steckel s'est livré aux expériences les plus curieuses. Enfin, il a produit une flûte qui n'a pas en vain tenté le voyage de Paris, et qui y est restée entre les mains d'un fabriquant, désireux de la populariser. Mon ami a profité de l'occasion pour aller voir l'Alsace, pays de ses ancêtres.

Quand il revint, je vis de suite qu'il manquait quelque chose à son bonheur; je le questionnai.

— Ah! dit-il, ce n'est pas fini: au piccolo maintenant?

Et le piccolo y a passé. Laissez-moi vous dire que "piccolo" signifie "petite flûte."

Après la création de l'homme, il était encore possible de faire un être plus parfait; la femme vit le jour.

Le piccolo de Steckel réalise ce rêve. Outre que c'est un véritable bijou, l'accent de ce petit tapageur a toutes les grâces des instruments délicats, sensibles et mignons. Aura-t-on cru cela du piccolo? Il a perdu son timbre de gamin railleur. Le voilà qui chante, qui fait de la musique. On va lui porter respect; plus que cela, il est si gentil de forme et d'allure, il est de si bonne compagnie, que sa position est marquée d'avance dans le monde.

Ça n'a pas été sans nouveaux calculs, par exemple! Des complications surgissaient; une seule restée non résolue gênait toute l'entreprise. Elles ont été réglées les unes après les autres et ne reparaitront plus jamais, car la formule, voyez-vous, la formule est trouvée!

Le tube, en nickel, sort de chez M. E. Chanteloup, Montréal. Les percées, les clefs, les ressorts à boudin, en maillechort, substitués avec avantage aux ressorts droits ordinaires en fil d'acier, en un mot, tout le mécanisme, ainsi que les tampons, sont tous les jeux, de M. S. Laporte, Ottawa. Il fallait des artistes pour exécuter ces plans; l'ouvrage terminé, on peut dire que MM. Laporte et Chanteloup méritent des éloges; ils ont travaillé en maîtres.

L'instrument n'a que des clefs, qui s'adaptent aux ouvertures avec une telle justesse que la moindre fuite d'air est impossible.

De même que le piccolo idéal ne peut pas être en bois, les trous n'en peuvent pas être ronds. C'est le cas de la flûte également.

Les trous sont carrés. Je soutiens, en petit comité, que nous avons la quadrature du cercle.

Sur le piccolo, j'ai fait graver ces vers, bien dignes d'un mathématicien de ma force:

Joyeux métal, brillant nickel,
Chante la gloire de Steckel!

Si je dis tout cela d'un ton léger c'est pour attirer l'attention, car, cette fois ici, je tiens à être lu, afin de faire connaître les travaux de mon ami.

Pour la flûte et le piccolo
Chacun dira bravo, bravo!

* * *

Voilà dix ans que j'ai publié cette appréciation. La flûte et le piccolo de Steckel ont gagné du terrain. L'inventeur a légèrement modifié la perce de sa flûte, en intercalant une espèce de tronc de fuseau très-plat entre le tube d'embouchure, qui est divergent, et le corps cylindrique de l'instrument, qui porte le mécanisme. Le principal objet de cette modification est de faciliter la transition graduelle de l'octave fondamentale à la suivante qui est composée entièrement de sons harmoniques.

Dans plusieurs grandes villes on s'est procuré ces instruments pour les meilleurs cercles d'amateurs. Si jamais on les introduit dans le commerce régulier, ils prendront la place de tous les piccolos et de toutes les flûtes du monde. Pour le moment, Steckel retire autant de profit de son invention musicale que moi des articles écrits pour le CANADA ARTISTIQUE.

BENJAMIN SULTE.

L'ACADEMIE DE MUSIQUE

Nous publions aujourd'hui l'annonce des concours de 1890 de l'Académie de Musique de Québec. Nous espérons pouvoir donner dans un prochain numéro du CANADA ARTISTIQUE l'histoire de cette institution, fondée il y a déjà plusieurs années, grâce à l'initiative et à l'esprit d'entreprise de nos musiciens les plus distingués. Nous publierons aussi une liste des personnes qui ont obtenu des diplômes académiques.

ACADEMIE DE MUSIQUE DE QUEBEC. CONCOURS DE 1890.

Les concours de 1890 auront lieu à
QUEBEC

VENDREDI, le 27^{ème} jour de JUIN prochain,
A L'UNIVERSITE LAVAL, A 9HS. A. M.

PROGRAMME.

ORGUE: 1^{ère} classe — Organ sonata, No. 2, troisième et quatrième mouvements..... Mendelssohn
2^e classe — Con moto moderato, en fa..... Smart
(No. 2 de "Twelve short and easy pieces in various styles."
Novello, N. Y.)
Lecture à première vue et examen sur le plain-chant et la registration.

PIANO: 1^{ère} classe — Sonate, en mi bémol, op. 13, dernier mouvement..... Hummel
2^e classe — Sonate, en si bémol, op. 24, premier mouvement..... Dussek
3^e classe — Sonatine en do, op. 36, No. 3 (Edition Peters)..... Clementi
Les candidats devront lire un morceau à première vue, et seront interrogés sur la théorie élémentaire de la musique.

HARMONIE: Consonnante et dissonnante naturelle.
Réalisation de basse chiffrée.

CONCOURS SPECIAUX.

Des concours pour le titre de Lauréat seront ouverts en faveur des porteurs de diplômes de première classe, conformément à l'article 14 de la Constitution.

PROGRAMME.

Orgue: Grand chant en mi bémol..... Guilmant
Piano: Sonate, op. 51, allegro, premier mouvement..... Hummel
Harmonie: Théorique et pratique.

N. B.— Les concurrents pourront prendre leurs inscriptions chez M. A. Lavigne, éditeur de musique, à Québec, ou à la salle, le matin même des concours.

ERNEST GAGNON, président.
JOS. A. DEFOY, secrétaire.

Québec, 22 avril 1890.

Canada Artistique

1657 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

Boite 324, B. P.

COLLABORATEURS

Louis Fréchette, Benjamin Sulte, Alphonse Lusignan, Madame Raoul Dandurand, Napoléon Legendre, N. Faucher de Saint-Maurice, Gabriel Marchand, Calixa Lavallée, Dr. Tancrede Trudel, Ernest Lavigne, M. Vidal. Secrétaire de la rédaction, A. Filatreault.

SOMMAIRE

TEXTE : — Poésie : A Mme Albani — Hors du Canada : Ascanio, La Passion — La saison opératique — Fantaisie : Flute et Piccolo — L'Académie de Musique — Le Parc Sohmer — Poésie ; Le Baiser de Jésus — Pour les dames : L'Art à la Maison — Publications Nouvelles — Bibliographie : La Littérature Canadienne — Romans : Un mariage d'amour

MUSIQUE : — Je pense à toi. — Quand je t'ai vue.

PORTRAIT (hors texte) : — Madame Albani

J. A. DUQUETTE,

Professeur de Violon,

497 Rue DORCHESTER.

M. DUQUETTE donne des leçons de Mandoline chez lui, ou à domicile.

LE PARC SOHMER

Cet endroit d'amusement populaire a ouvert ses portes pour la saison 1890 dimanche, le 11 mai, et 3500 personnes sont venues, en dépit du froid, entendre la musique de M. Lavigne. Lors de l'ouverture du Parc l'an dernier, et, de fait, durant une bonne moitié de la saison, on a dit et prédit que cela ne pouvait durer, que le succès obtenu n'était qu'éphémère, qu'une telle entreprise ne s'était jamais vue au pays, et qu'en résumé il n'en resterait rien. Heureusement, aucune de ces prédictions n'a été réalisée. Le Parc existe ; et s'il n'existait pas, il faudrait le créer.

Nous devons avouer qu'il était temps que la métropole du pays eut un endroit où le peuple put s'instruire, tout en s'amusant, et pour une somme modique. Chose étonnante au Canada, nous en sommes encore à attendre les critiques, qui n'ont trouvé absolument rien à dire. Le fait est si étrange que nous nous empressons de le noter.

Les organisateurs ont fait de grandes améliorations cette année, et promettent encore plus. Des artistes ont été engagés en France, en Belgique et aux États-Unis, et d'autres viendront dans le cours de la saison se joindre à la musique. Le terrain a été nivelé, le restaurant remis à neuf, et des glaces seront posées sur la paroi intérieure de la plateforme. Nous noterons plus tard les améliorations qui seront faites. Au-

jourd'hui nous donnons les noms des musiciens qui composent à l'heure actuelle la musique du Parc Sohmer :

Signor M. Gouillo	Clarinette mi b
Jacques Van-Pouque	si b
Albert Delhairs	" "
Signor J. Gianone, Jr	" "
J. Lindenberg	" "
J. P. Frémeau	" "
Chas. Pageau	" "
Signor J. Gianone, Sr	" "
Jos. Gagnier	" "
A. Desmarais	" "
M. Laurendeau	" "
Signor C. Stanzione	Petite Flûte
J. Heutschel	Flûte
Frs. Boucher, Sr	" "
Engène Devaux	Hautbois
D. Larose	" "
Jean Moermans	Saxophone Alto
A. Leroux	Basson
J. Jones	Clarinete Basse
Thos. Cahill	" "
J. Cartier	" "
Louis Amato	Violoncelle
E. Leriche	Contre-basse à Cordes
M. Vandermeshen	Bugle si b
J. H. Fauteux	Cornet si b
Nap. Hébert	" "
Jos. Arcand	" "
H. Reynaud	" "
Théo. Mahy	Cor
Jacques Perreault	" "
Ed. Mignault	Alto mi b
Jos. Nantel	" "
L. Beaudin	" "
Teles. Laliberté	Baryton
Joseph Jetté	" "
Emile Courdin	Trombone
M. McQuisten	" "
M. Emond	" "
Jules Bourguignon	" "
F. Guibord	" "
O. Archambault	" Basse
J. B. Renaud	Euphonium
F. X. Adam	" "
H. Fyfe	Basse mi b
O. Thibaudeau	" "
D. Miranda	Basse grave mi b
Urbain Faucher	Grosse Caisse
Thomas Dawes	Petite Caisse
O. Vater	Timbales
Chs. Thibaudeau	Cymbales

ERNEST LAVIGNE, Directeur.

Freund's Music and Drama, de New York, publie dans son numéro d'avril un rapport complet du grand diner des fabricants et marchands de pianos, qui a eu lieu à l'hôtel Brunswick le 24 avril ; ce numéro contient aussi un portrait hors texte du président de l'association des fabricants de pianos et d'orgues des États-Unis, et une notice biographique de sa carrière, due à la plume de l'éditeur, M. Harry E. Freund. *Music and Drama* tient sa place parmi les journaux de musique les plus importants des États-Unis, et nous devons féliciter son éditeur de l'esprit d'entreprise et du talent qu'il déploie.

Madame Natali, qui a chanté au festival les 8 et 9 mai, vient de signer un engagement avec Gustave Hinrichs, comme premier sujet de la troupe Américaine d'opéra, et chantera cet été dans *Lucie, Le Trouvère, Faust, La Traviata, Obéron, Lucrece Borgia, Le Freischütz, Ernani*, et autres opéras.

A Jeanne Fréchette.*

LE BAISER DE JESUS

SOUVENIR DE PREMIERE COMMUNION

Lorsqu'au matin, sur l'herbe verte,
Tu vois briller des diamants,
Et que, sur la rose entr'ouverte,
Volent des papillons charmants ;

Lorsque l'oiseau, sous la ramure,
Dit son refrain mélodieux,
Sais-tu pourquoi, dans la nature,
Tout semble si gai, si joyeux ?

C'est, ma Jeannette, que la terre,
En s'éveillant au point du jour,
Reçoit du soleil qui l'éclaire
Un regard, un baiser d'amour.

Ainsi, dès l'aube de ta vie,
Jésus, notre soleil, à nous,
Va sur ton front, enfant ravie
Mettre le baiser le plus doux.

Oui, c'est le plus doux, ma mignonne,
Qu'il soit possible de rêver ;
Car c'est Jésus qui te le donne....
Toi, que vas-tu lui réserver ?

Oh ! que sur ta parure blanche
Tombent des larmes de bonheur !
Et comme l'oiseau, sur la branche,
Jette vers Dieu l'hymne du cœur.

Vole à la Rose eucharistique,
Doux papillon aux ailes d'or ;
Mais, toute à cet amour mystique,
Reste fidèle à ton trésor !

MARIE BEAUPRE.

Villa-Maria, 15 avril 1890.

* La fille de notre collaborateur, M. Fréchette, inspire déjà les poètes. A l'occasion de sa première communion, Mlle Beaupré élève de Villa-Maria, et qui lui servait de *marraine* ou de dame d'honneur, lui a dédié ces quelques strophes, qui révèlent chez leur jeune auteur un talent aussi distingué que plein de promesses.

Le *New York Dramatic Mirror* a émis l'idée, il y a quelque temps, de faire jouer l'hymne national américain dans tous les théâtres des Etats-Unis, après chaque représentation, et aujourd'hui on joue le *Star Spangled Banner* partout.

Ovide Musin, le violoniste bien connu à Montréal, a été décoré par l'Académie Française.

Il se vend annuellement aux Etats-Unis 200,000 pianos et orgues.

Dans une entrevue avec Del Puente, il aurait dit qu'Albani a l'intention de donner une série de représentations d'opéra italien en Amérique la saison prochaine.

POUR LES DAMES

L'ART A LA MAISON

V

Dans mon dernier article, je me permettais de conseiller à ceux qui n'ont pas les moyens, ou l'occasion, de se procurer des tableaux, d'orner leurs salons avec des gravures.

Il faut bien remarquer que j'ai dit des gravures, et non pas des lithographies.

Pour un bon nombre il n'y a ni peintures, ni pastels, ni aquarelles, ni sépias, ni eaux-fortes, ni lithographies, ni chromo-lithographies, ni même de photographies.

Il n'y a que des cadres.

Les cadres embrassent tout, comprennent tout.

Paysages, marines, tableaux d'histoire ou de genre, des cadres !

Que ce soit sur toile, sur papier, sur zinc, sur cartelles, c'est toujours des cadres.

On ne sort pas de là.

Autrefois on appelait tout cela des portraits.

Quand j'étais gamin, un de mes camarades d'école avait une vieille gravure représentant la bataille de Waterloo, et qui faisait notre admiration : c'était un portrait.

Il y avait des portraits de châteaux, des portraits de navires, des portraits de montagnes, des portraits de courses, des portraits de tempêtes.

Un dessinateur était un tireur de portraits.

Aujourd'hui, — je ne suis pas disposé à considérer cela comme un progrès, — on dit des cadres.

Le cadre a vaincu le portrait.

C'est le cas de dire que la forme a emporté le fond.

Et nous avons la prétention d'être une race artistique !...

Rabattons-en un peu, n'est-ce pas ?

A propos de cadres, il est certains détails dans lesquels celui de mon sujet — voilà une transition habile, où je ne m'y entends pas — ne saurait me permettre d'entrer.

Ainsi les personnes qui ne connaîtraient pas la différence entre une gravure et une lithographie ne peuvent pas s'attendre à trouver ici de quoi les renseigner.

Et elles sont nombreuses, malheureusement.

J'ai rencontré un jour un homme de profession, à Montréal, — et pas un imbécile, je vous prie de le croire — qui me dit avoir chez lui un original de gravure.

Concevez-vous ? Un original de gravure !

Voulait-il dire une gravure avant la lettre ? Peut-être. Mais il a certainement dit un original de gravure.

JE PENSE A TOI!

ROMANCE

Edm. Abesser, Op. 158.

PIANO.

Andante con moto.

p *espress.*

Ped. * *Ped.* * *Ped.* *

cres.

Ped. * *Ped.* * *Ped.* *

a tempo.

sf *pp* *pp sempre* *riten. assai* *p espress.*

Ped. * *Ped.* * *Ped.* *

un poco accel.

Ped. * *Ped.* * *Ped.* *

First system of a piano score. The right hand features a melodic line with eighth and sixteenth notes, while the left hand plays a steady eighth-note accompaniment. The key signature has three flats (B-flat, E-flat, A-flat). Performance markings include *calando*, *sfp*, and *riten.*. Pedal markings are placed below the left hand: *Ped.*, ** Ped.*, ** Ped.*, ** Ped.*, ** Ped.*, and ** Ped.*

Second system of the piano score. The tempo is marked **Piu mosso.**. The right hand continues with a melodic line, and the left hand maintains the eighth-note accompaniment. The key signature changes to two sharps (F# and C#). Performance markings include *riten.* and *a tempo.*. Pedal markings are: *Ped.*, ** Ped.*, ** Ped.*, ** Ped.*, ** Ped.*, ** Ped.*, and ** Ped.*

Third system of the piano score. The right hand has a melodic line with some rests. The left hand continues with the eighth-note accompaniment. The key signature remains two sharps. Performance markings include *calando* and *pp*. Pedal markings are: *Ped.*, ** Ped.*, ** Ped.*, ** Ped.*, ** Ped.*, and ** Ped.*

Fourth system of the piano score. The right hand features a melodic line with eighth notes. The left hand continues with the eighth-note accompaniment. The key signature remains two sharps. Performance marking includes *riten.*. Pedal markings are: *Ped.*, ** Ped.*, ** Ped.*, ** Ped.*, and ** Ped.*. The page number **42** is centered below the system.

First system of a piano score. The right hand features a melodic line with slurs and dynamic markings of *a tempo.* and *sf*. The left hand provides a rhythmic accompaniment. Pedal markings are present below the bass staff.

a tempo. *sf* *sf*

Ped. * Ped. * Ped. * Ped. * Ped. *

Second system of a piano score. It includes tempo changes from *rallent.* to *a tempo.* and then *pp riten. assai.*. The right hand has a melodic line with slurs. The left hand has a rhythmic accompaniment. Pedal markings are present below the bass staff.

rallent. *a tempo.* *pp riten. assai.*

Ped. * Ped. * Ped. *

Tempo I.

Third system of a piano score, marked **Tempo I.** The right hand has a melodic line with slurs and dynamic markings of *leggero.* and *fz*. The left hand has a rhythmic accompaniment. Pedal markings are present below the bass staff.

leggero. *leggero.* *fz* *leggero.*

Ped. * Ped. * Ped. *

Fourth system of a piano score. The right hand has a melodic line with slurs. The left hand has a rhythmic accompaniment. Pedal markings are present below the bass staff.

Ped. * Ped. * Ped. *

Musical score system 1, featuring two staves. The upper staff contains a melodic line with various articulations and dynamics. The lower staff contains a bass line with a prominent pedal point. Dynamics include *cres.*, *sf*, and *pp*. A *riten. assai* marking is present at the end of the system. Pedal markings are indicated as *Ped.* and ** Ped.*

Musical score system 2, featuring two staves. The upper staff begins with the tempo marking *a tempo.* The lower staff features a *leggero.* marking. The system includes several *Ped.* and ** Ped.* markings.

Musical score system 3, featuring two staves. The upper staff includes a *pp* dynamic marking and a *string.* instruction. The lower staff includes a *sf* dynamic marking. Pedal markings are indicated as *Ped.* and ** Ped.*

Musical score system 4, featuring two staves. The upper staff includes a *sempre string.* instruction and a *sf* dynamic marking. The lower staff includes a *sf* dynamic marking. Pedal markings are indicated as *Ped.* and ** Ped.*

ff — *p* *pp* *riten.* *f* *molto riten.* *marc.*
 Ped. * Ped. *

This system features a grand staff with treble and bass clefs. The music is in a key with three flats (B-flat major or D-flat minor). It begins with a forte (*ff*) dynamic, followed by a piano (*p*) and pianissimo (*pp*) section with a *riten.* (ritardando) marking. The tempo then returns to a forte (*f*) dynamic with a *molto riten.* (molto ritardando) marking. The system concludes with a *marc.* (marcato) marking. Pedal points are indicated by 'Ped.' and asterisks below the bass staff.

pp *p* — *p*
 Ped. * Ped. * Ped. * Ped. *

This system continues the piece with a pianissimo (*pp*) dynamic, followed by a piano (*p*) dynamic. The tempo remains steady. Pedal points are indicated by 'Ped.' and asterisks below the bass staff.

5 *agitato.* *sf*
 Ped. * Ped. * Ped. * Ped. *

This system introduces a five-fingered scale (*5*) in the right hand, marked *agitato.* (agitato). The dynamic is *sf* (sforzando). Pedal points are indicated by 'Ped.' and asterisks below the bass staff.

riten. *sf* *morendo.*
 Ped. * Ped. *

This system features a *riten.* (ritardando) marking, followed by a *sf* (sforzando) dynamic and a *morendo.* (morendo) marking. Pedal points are indicated by 'Ped.' and asterisks below the bass staff.

QUAND JE T'AI VUE

MÉLODIE pour SOPRANO ou TÉNOR.

Poésie de PIAVE.

Musique de G. BREMER

CHANT. *Andante.* *p*

De jour où tu m'es ap - pa - -

PIANO. *p*

Detailed description: This system contains the first two staves of music. The vocal line (CHANT) is in a soprano or tenor clef, starting with a whole rest followed by a half note G4, then a quarter note A4, and a triplet of eighth notes B4, A4, G4. The piano accompaniment (PIANO) consists of two staves. The right hand plays a triplet of eighth notes G4, A4, B4, followed by a quarter note A4, and then a quarter note G4. The left hand plays a whole note chord of G3, B2, and D3.

-ru - e, Couverte de sim - ples a - tours Je me sen - tis à ta

Detailed description: This system contains the third and fourth staves of music. The vocal line continues with a quarter note G4, a quarter note A4, a quarter note B4, a quarter note A4, a quarter note G4, a quarter note F4, a quarter note E4, and a quarter note D4. The piano accompaniment continues with a quarter note G4, a quarter note A4, a quarter note B4, a quarter note A4, a quarter note G4, a quarter note F4, a quarter note E4, and a quarter note D4.

vu - e En - va - hir..... du plus pur..... a - mour, d'un pur amour Je suis heu -

Detailed description: This system contains the fifth and sixth staves of music. The vocal line continues with a quarter note D4, a quarter note E4, a quarter note F4, a quarter note G4, a quarter note A4, a quarter note B4, a quarter note A4, a quarter note G4, a quarter note F4, a quarter note E4, a quarter note D4, and a quarter note C4. The piano accompaniment continues with a quarter note G4, a quarter note A4, a quarter note B4, a quarter note A4, a quarter note G4, a quarter note F4, a quarter note E4, and a quarter note D4.

cresc.

- reux de mon mar - ty - re Mon seul bonheur est de t'ai - mer, T'ai -

cresc.

- mer et te le di - re et te le di - re Ah sois cer -

dim. *p*

- tai - ne de ma ten - dres - se Car pour ce cœur tout plein de toi Ton re -

- gard est u - ne ca - res - se Qui me rend plus..... heur eux..... qu'un roi, oui plus qu'un roi.

cresc.
Je suis heu - reux de mon mar - ty - re Mon seul bon.

- heur est de t'ai - mer Mon seul bon - heur est de t'ai - mer Mon seul bon.

ff *cresc.* *dim.*

- heur est de t'ai - mer t'ai - mer..... t'ai - mer Qui peut te

f *p* *ff*

voir sans t'a - do - rer.....

dim. *pp*

Or, quand un homme est de force à croire qu'il peut y avoir des originaux de gravures, il n'est pas étonnant qu'il confonde un pastel avec une aquarelle.

Il faut commencer d'abord par savoir le nom et la nature des choses, ou renoncer tout de suite à donner un cachet artistique à sa maison.

Ce sont des détails si faciles à apprendre !

Ainsi, Mesdames, des gravures, des litho gravures même, j'irai jusqu'aux photo-gravures — ces différents procédés ayant mis d'excellentes reproductions de presque toutes les grandes œuvres du pinceau à la portée des plus humbles bourses, — mais pas de lithographies !

La lithographie n'a rien produit de convenable.

Elle n'est bonne que pour des réclames de théâtre et les frontispices d'almanachs.

Je n'en dirai pas tout à fait autant des chromolithographies — ce qu'on appelle tout simplement ici des chromos.

On en trouve de réellement belles, et qui imitent la peinture à s'y méprendre.

Il faut quelquefois l'œil le plus exercé pour distinguer une chromo-lithographie française d'une vraie peinture.

À celles-là je n'irai pas jusqu'à donner droit d'entrée au salon — puisqu'elles ne sont, à tout prendre, que des œuvres d'imitation et de pacotille — mais dans une antichambre, dans un fumoir, une bonne chromolithographie ne me semble pas déplacée.

Qu'elle soit bonne, par exemple ! et que le sujet en soit intéressant !

Il ne faut pas me parler de ces paysages banals, toujours les mêmes : une roue de moulin à gauche, une voile à distance, une montagne à l'arrière plan, avec la tourelle obligatoire émergeant des massifs échelonnés à mi-côte, — compositions sans vie, sans cachet, qui ne disent absolument rien, et qui, par-dessus le marché, s'étalent à toutes les vitrines des petites boutiques, et dans tous les magasins de bric-à-brac, pour ne pas dire dans le salon de votre charcutier.

C'est le moment, je crois, de signaler une petite plaie — que je pardonne volontiers, mon Dieu, à cause des a touchante origine — mais qui n'en est pas moins une plaie, et une plaie qu'il faut cautériser sans pitié, au risque de froisser une noble et sainte chose, l'orgueil paternel.

Aussitôt que la petite — mise au couvent avec ordre d'apprendre toutes les branches de l'art qu'on y enseigne — a réussi à crayonner quelque croquis informe, poupée ankylosée, moutons étiés, ou futaies à tête de chou-fleur, tout de suite on fait encadrer cela avec soin, et on l'expose dans son salon.

J'admire le sentiment qui fait trouver du talent et des beautés cachées dans ces petites horreurs ; je

conçois même qu'on y trouve un charme spécial, analogue au plaisir qu'éprouve une bonne mère à ... moucher son enfant.

Mais songez donc, excellents parents, que les étrangers voient cela d'un œil tout différent.

Gardez ces naïfs chefs-d'œuvre dans votre chambre à coucher, si vous voulez ; vous pourrez vous attendre dessus à loisir.

C'est l'endroit destiné aux choses de l'intimité.

Mais de grâce, rien de cela au salon.

On aura beau savoir que ces petits péchés ont été commis par votre fille ou même par deux, on ne trouvera pas les petits péchés plus jolis pour cela.

On pourrait bien en conclure, au contraire, que ce serait une raison de plus pour les cacher.

Je ne fais pas d'exception ici, parce que, règle générale, le dessin enseigné dans nos pensionnats de jeunes filles n'a jamais mérité le nom de dessin.

C'est tout au plus un amusement inoffensif, un peu moins hygiénique qu'une danse ronde.

Je le dis avec regret, le plus beau morceau de dessin sorti de nos couvents peut fort bien être un souvenir précieux pour l'affection de parents indulgents, mais ne saurait constituer une œuvre d'art digne de trouver place parmi les ornements d'un salon un peu distingué.

Ce ne sont pas les talents qui manquent à notre jeunesse, ce sont les professeurs.

Il lui faudrait de véritables maîtres, et non pas de simples amateurs sans méthode ni théorie, comme les soi-disant professeurs d'aujourd'hui, qui pouvaient eux-mêmes ne pas manquer de dispositions naturelles, mais qui ont les premiers souffert de l'inconvénient signalé.

Est-il besoin d'ajouter que j'enveloppe impitoyablement dans ma réprobation toutes ces broderies sur canevas, ouvrages en laine, ou quel que soit le nom de ces produits hybrides, inutiles et laids, d'un travail mécanique et inintelligent ?

Cela n'est pas une plaie, c'est une peste !

Qui nous en délivrera ?

Le développement du goût, l'étude des beaux arts.

Voyons, vous, jeune fille, jeune musicienne qui maniez votre clavier avec tant d'habileté, ou qui chantez un extrait d'opéra avec une expression si vivante et si vraie, c'est à vous que j'en appelle.

Les arts sont frères ; ils sont tous nés de la même inspiration : l'amour du beau.

Ils parlent tous à l'âme le même langage, dans un idiome différent.

Ils se tiennent tous.

Fermez les yeux à la routine, n'écoutez que votre sentiment artistique, réfléchissez froidement, sans préjugé ; et, au nom de la Musique et de la Poésie,

Mesdemoiselles, donnez la main à leur divine sœur, la Peinture, pour lui aider à chasser ces vilains coucous audacieux qui occupent, sur le duvet des nids, la place des radieux oiseaux qui devraient y couvrir les œufs d'or des œuvres saines et belles.

À bientôt !

LOUIS FRÉCHETTE.

P. S. — Ce à quoi je m'attendais est arrivé. M^r l'abbé Baillaigé, dans l'*Étudiant*, de Joliette, me prend à partie pour avoir prétendu que les salons, n'étant pas des chapelles, ne doivent pas être ornés comme des chapelles. Il veut qu'on y proscrive les danses, les conversations légères, etc., et non les christes et les madones. Il a raison et je n'ai pas tort. Il prend les salons tels qu'ils devraient être, moi je les prends tels qu'ils sont, non seulement au Canada mais dans le monde entier ; voilà tout le secret du différend. Que monsieur l'abbé réforme la société d'abord ; que les salons deviennent des oratoires, des lieux d'édification et de prière, et je me range de son avis. Malheureusement, d'autres que lui ont condamné la danse et les romances amoureuses ; et la danse et les romances amoureuses n'ont rien perdu de leur popularité. Je ne m'en réjouis pas, je constate.

Autre chose. Quand je fais voir le ridicule pour un homme de multiplier sa photographie outre mesure, il doit être bien compris qu'il y a une exception à faire en faveur de certains personnages. Les évêques, par exemple, les hommes publics haut-placés, se trouvent, par leur position, obligés de se soumettre à ce qui est pour eux, je n'en doute pas, un véritable ennui. Leurs portraits devenant un article de spéculation, un objet sur le marché, les photographes ne sont satisfaits que si la collection de poses qu'ils ont de ces grands hommes est nombreuse et variée.

L. F.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Nos remerciements à MM. A. & S. Nordheimer pour l'envoi de *Scintilla*, 40 cts., et *Gladys*, 60 cts., deux valse par H. H. Godfrey ; *A Starry Night*, 60 cents, valse rêverie, par Emma Blackstock ; et *Looking Back*, 40 cents, valse de salon, par F. A. Towner. Ces quatre compositions sont brillantes et faciles.

Nous accusons réception de la *Danse des Beureuils*, \$1, composition de M. Salomon Mazurette, et *Danse rustique*, \$1. Ces deux compositions ont été jouées par l'auteur au festival de l'hôpital Notre Dame.

LE CANADA ARTISTIQUE fait parvenir *franco* sur réception du prix marqué.

La maison John Lovell & Son a ajouté deux livres nouveaux à sa série canadienne : *The Firm of Girdlestone*, par A. Conan Doyle, et *Syrlin*, le dernier roman de Ouida. Ce dernier roman forme un volume de 500 pages.

BIBLIOGRAPHIES

LA LITTÉRATURE CANADIENNE

Notre bibliothèque nationale vient de s'enrichir d'un nouveau volume. Cette fois c'est M. Arthur Buies qui publie des "Récits de Voyage sur les Grands Lacs, A travers les Laurentides, et Promenades dans le Vieux Québec." Nous n'entreprendrons pas de faire l'éloge de M. Buies — ça lui est bien égal, d'ailleurs, — nous nous contenterons de citer quelques pages de ce livre qui nous a fait passer quelques heures délicieuses.

I

Lorsque Champlain débarqua pour la première fois sur le farouche et menaçant rocher de Stadacona, qui semblait bien plutôt devoir l'éloigner que l'attirer, eût-il pu prévoir que ce même rocher serait un jour l'enjeu des deux nations civilisatrices du monde, et que de sa possession dépendrait le sort de ces deux nations, sur le vaste continent qui est devenu l'héritage des jeunes peuples ?

Oui, pendant cent cinquante ans, la lutte a été non-seulement pour la domination, mais pour l'expulsion complète du sol américain de l'une ou de l'autre puissance, de la France ou de l'Angleterre. Québec resté aux mains des Français, c'était pour eux la possession assurée de la vallée du Mississippi, qu'ils avaient découverte et qu'ils occupaient au moyen de forts détachés ; c'était de plus, dans un avenir prochain, la conquête de toutes les colonies étrangères qui bordaient l'Atlantique jusqu'à la Floride. Les Américains le sentaient bien, eux qui avaient équipé à leurs propres frais plus d'une expédition, par mer et par terre, pour attaquer nos murs ; eux qui représentaient sans cesse à l'Angleterre, dans leurs demandes d'hommes et d'argent, qu'il fallait supprimer la France en Amérique, et, pour cela, la frapper à la base même, lui enlever Québec, le pivot de son empire colonial, et que tout ce qui serait fait en dehors de cet objet ne serait que peine perdue, que sang inutilement versé.

Et certes, avouons qu'il fallait en finir, qu'un dénouement était aussi désirable qu'inévitable. Cette lutte horrible, qui mettait ainsi aux prises sans relâche deux peuples héroïques, pour chacun desquels il y avait certainement une large place sur ce vaste continent, était arrivée à un degré d'irritation, d'animosité et de sauvagerie qui menaçait de faire disparaître la civilisation dans le gouffre même de la barbarie qu'elle était venue combattre. Les Indiens, altérés de sang, ivres de pillage et de destruction, atteints jusqu'aux os par tous les vices de la civilisation européenne, sans avoir pu acquérir une seule de ses vertus, ne connaissaient plus de frein, étaient devenus incontrôlables. Au milieu des ombres profondes de la nuit, quelquefois en pleine paix, des villages inoffensifs, avant-

postes éloignés des colonies anglaises, perdus dans les bois, étaient par eux mis à feu et à sac, les maisons incendiées, les femmes et les enfants traînés par les chemins et égorgés, des hommes, trop vieux pour se défendre, coupés par morceaux, et la tête dépouillée, pour orner la ceinture de guerre de ces barbares féroces. De la terre imbibée de sang éclataient, sous les pas des soldats victorieux, des cris de vengeance et de malédiction ; pas un buisson, pas un taillis où ne passât le souffle des esprits errants de milliers de victimes. Sur un espace grand comme le tiers de l'Europe, vingt à trente mille hommes trouvaient le moyen de se traquer, de s'entredétruire avec orgueil, au nom de leur patrie respective, et ce sol vierge, demeure grandiose d'une nature épanouie dans toute sa noblesse et dans toute sa force, resplendissant modèle des harmonies réunies de la création, ce sol, si riche des prodigalités du ciel, ne lui envoyait en échange que des concerts d'imprécations ; des cris étouffés dans la mort, et l'écho partout répété du bruit des canons qui tuaient les hommes.

Qui peut, en parcourant la sombre liste des martyrs, la douloureuse histoire de la guerre coloniale, avec ses horreurs renouvelées sur tous les points, avec ses tueries insatiables, que rachetaient à peine l'héroïsme multiplié de notre race et des actions d'éclat, qui font l'étonnement et presque la stupeur des historiens, — qui peut échapper à un regret poignant, refouler en soi des larmes amères ? Il n'y avait donc pas une terre au monde, même au sein de ces vastes et généreuses retraites, où deux peuples héroïques, comme les Français et les Anglais, pussent vivre en paix l'un à côté de l'autre ? Toutes les mers et tous les rivages étaient teints de leur sang, l'un par l'autre versé ; une ambition insatiable les faisait se rencontrer jusqu'aux extrémités du monde, et se combattre partout où la trace de leurs pas était empreinte ; ils se poursuivaient et se remplaçaient tour-à-tour dans tous les pays découverts ; la terre entière n'était pas assez grande pour y arborer à la fois l'étendard de Saint-George et la fleur de Lys, et si les océans eussent disparu soudain, laissant à sec leurs abîmes sans fond, on n'eût pas tardé à y voir plonger la France et l'Angleterre pour se disputer les écueils, les récifs et les cavernes encore humides des vagues en fuite.

Mais admirons un étrange retour de la destinée. Cette inimitié séculaire, cette soif de représailles, attisée sans cesse par de nouvelles injures à venger, ont fait place subitement à une amitié que rien n'altère, et qui dure déjà depuis plus de soixante ans. Il semble que les grandes guerres du premier empire aient épuisé ce qui restait de haine dans le cœur des

deux peuples ; la garde impériale, tombant à Waterloo sur un lit de mitraille, a fermé l'épopée militaire qui comptait huit siècles de combats ; sur le terrain sanglant de la dernière grande lutte, l'Angleterre et la France se sont tendu une main qui ne s'est pas desserrée depuis lors, et le monde soulagé a vu ces deux géants s'embrasser dans une étreinte qui semble désormais éternelle. Pour nous, cette paix remonte plus encore ; elle a aujourd'hui cent trente ans d'existence, depuis la deuxième bataille des plaines d'Abraham, livrée par le chevalier de Lévis, et voilà maintenant au juste cent quinze ans, depuis l'invasion de 1775, que Québec n'a plus vu un seul ennemi sous ses murs.

II

Québec, c'est un grand nom dans l'histoire ; c'est le premier de toute l'Amérique ; Québec est la seule ville qui ait un passé un peu long sur cette terre si jeune ; elle n'a pour ainsi dire rien du nouveau monde, que la liberté de ses citoyens et un avenir sans limites ; elle a la saveur antique et un cachet de noblesse, que recouvre déjà la poussière des âges ; on y sent les générations disparues, et comme des mânes qui percent de toutes parts le suaire du temps ; caractère et physionomie uniques sur une terre où l'œuvre de l'homme ne dure qu'un jour, où la veille n'apporte rien au lendemain, où le passé et l'avenir semblent également étrangers, parce qu'ayant fort emprunté à l'un, on ne se soucie guère de rien transmettre à l'autre. Québec a des monuments, chose étonnante en Amérique ; et il a des ruines, chose unique ! Près de trois siècles y ont laissé leur image et leur empreinte, sur le sol et dans l'air ; l'imagination peut s'y promener à l'aise autour d'un panorama admirable, en évoquant à chaque pas des souvenirs aussi magnifiques que la nature qu'elle contemple... oh ! malheur à celui d'entre nous qui ne connaît pas l'histoire de la ville de Champlain, foyer modeste des plus beaux dévouements, du plus noble héroïsme, celui qui ne cherche pas la gloire et qui renferme toutes les grandeurs.

Avec un passé comme le nôtre, on prend rang de suite parmi les peuples qui ont grandi dans la mémoire des hommes ; les vertus difficiles, c'est-à-dire les vertus humbles, nous étaient familières, et le courage des vrais héros, celui qui est sans ressources et sans espoir, inconnu, ignoré souvent, presque aussitôt oublié, était l'âme même de nos aïeux, et quand je dis nos aïeux, je parle des habitants de Québec seul, parce que cette ville a été pendant cent cinquante ans le Canada tout entier. C'est elle qui maintenait, qui résistait, qui résumait tout ;

c'était la seule ville militaire du continent, la seule où pût se jouer définitivement le sort des deux nations qui l'avaient colonisée; c'était la seule au monde qui eût, à cent cinquante lieues de l'océan, un port de mer capable de contenir les plus grandes flottes, la seule aussi peut-être où l'on vit un aussi merveilleux ensemble de beautés naturelles, servant de cadre aux plus éclatantes traditions dont puisse s'enorgueillir un peuple. Aussi, dès que l'heure de l'histoire eût sonné pour Québec, tous les yeux se sont-ils tournés vers elle en y restant longtemps rivés par le respect et l'admiration; pas un écrivain américain qui n'y ait consacré des pages éloqu岸tes et émues; pas un seul qui ne soit venu remuer cette poussière féconde, pour y chercher les grandes leçons à transmettre aux générations futures; pas un seul qui n'ait étudié ses fondations déjà séculaires, pures œuvres de sacrifice et de dévouement inépuisable; pas un qui ne se soit incliné devant le nom immortel, quoique bien humble, de la duchesse d'Aiguillon, de Mme de la Peltrie, de Marquette et de Brébeuf, aussi bien que devant les noms retentissants de Montcalm et de Wolfe. Ces fondateurs et ces martyrs n'ont pas gagné de batailles, mais ils voulaient gagner un monde à la foi chrétienne; ils soignaient les blessés et combattaient la mort que les guerriers semaient partout; et si nous devons admirer les hauts faits d'armes, que ne devons-nous pas sentir en présence de ces touchants et sublimes exemples qui illuminent d'un rayon doux et consolant bien des pages sanglantes?

A-t-on remarqué, depuis un certain nombre d'années, quelle ardeur de recherches, quelle étude passionnée nos écrivains canadiens dirigent sur Québec, point de mire pour ainsi dire unique, seul endroit du pays digne d'un intérêt qui se soutient dans tous les temps? Le vieux Charlevoix avait déjà pressenti, dès 1720, ce que deviendrait un jour notre ville parmi les cités monumentales de l'histoire, et il s'écriait dans son enthousiasme: "De même que Paris a été pendant longtemps inférieure à ce qu'est aujourd'hui Québec, de même il viendra un temps où celle-ci sera l'égale de Paris, et alors, aussi loin que l'œil peut atteindre, il ne découvrira sur les rives du Saint-Laurent que des villes, des demeures somptueuses, de riches prairies, des champs fertiles et des collines chargées de moissons, des quais surperbes bordant la capitale, son port entouré d'édifices, et des centaines de navires y chargeant leurs opulentes cargaisons...."

Ce temps n'est pas encore venu, mais le rêve de Charlevoix n'est pas non plus évanoui. Cent cinquante ans plus tard, de nos jours, un homme d'une

nature d'élite, d'une imagination d'artiste, ému et enchanté par le spectacle grandiose qu'offre au regard notre fleuve, roulant dans un cadre de montagnes qui, tantôt, se poursuivent à perte de vue derrière l'horizon, en rassemblant tumultueusement leurs mamelons hérissés, comme des sanglots qui ont soulevé la vaste poitrine de la terre et se sont brisés en éclatant, tantôt s'abaissent sous la pression douce de quelque gorge qui ondule sur leurs flancs, tantôt coupent les cieux de leurs crêtes pelées et tondues par les orages, courbent avec fureur sous le vent du nord-est leurs forêts irritées, ou bien balancent aux souffles tièdes d'été leurs grandes ombres assoupies, ... en présence d'un semblable spectacle, que la terre n'a nulle part répété, un autre homme a conçu, de nos jours, un rêve peut-être aussi grand que celui de Charlevoix, et, plus heureux que son devancier, il a voulu en commencer sans retard la réalisation.

Cet homme à qui les Québécois sont tenus de rendre un hommage reconnaissant, c'est lord Dufferin, l'ex-gouverneur-général du Dominion.

A peine avait-il mis le pied sur le rivage canadien, que lord Dufferin, frappé de la beauté sans égale de Québec, en faisait sa demeure de prédilection. Cette préférence, ce beau feu, comme on disait jadis, était l'entraînement irrésistible d'une âme délicate vers les grandes œuvres de la création. Mylord avait étudié l'histoire de Québec, et l'avait trouvée digne du cadre que la nature environnante fait à la ville; il avait compris surtout qu'il fallait faire quelque chose pour cette noble cité qui perdait tous les jours un lambeau de son passé, et que la décrépitude assaillait sur tous les points, en menaçant de remplacer par des rides repoussantes la touchante majesté des ruines. Lord Dufferin voulait relever le Québec qui s'écroulait, mais le relever en l'embellissant; il voulait même ressusciter des monuments entièrement disparus, retenir jusqu'à leur nom, mais en leur donnant un lustre inouï et une disposition nouvelle qui ne fût plus un obstacle à la circulation; les remparts, ceinture gênante et beaucoup trop étroite pour une ville qui grandit, devaient être percés de larges ouvertures, et ne plus exister désormais que comme un souvenir historique, en même temps qu'une promenade incomparable tout autour de la capitale.

Le plan de lord Dufferin consistait en un boulevard de ceinture qui, partant de la citadelle, y revint, après avoir fait le tour des remparts de la ville. Partout où les rues coupaient le boulevard, les deux côtés de l'intersection devaient être réunis par un pont d'architecture normande, avec une tourrelle pour en relever l'aspect et en compléter l'effet artistique.

ROMANS

UN MARIAGE D'AMOUR

SUITE (*)

“Vingt-cinq ans, il a peut-être un peu plus, mais pas beaucoup. Grand'maman, qui a l'oreille fine, avait entendu ma conversation avec Georges, et elle se met à dire : — Vous ne savez pas ce qui se passe ? Jeanne demande à Georges des renseignements sur les militaires...”

“Je devins rouge comme une pivoine. De là toute une longue discussion. Grand'maman déclare qu'elle a un penchant pour les militaires, et maman de s'écrier qu'elle ne pourrait jamais se résigner à me donner à un monsieur qui me trimbalerait de garnison en garnison. Je me demande pour quoi j'écris toutes ces folies sur ce cahier. C'est bien pour obéir à Mlle Guizard.” Là, tu vois, c'est écrit... A toi ; j'ai fini.

— Le 24, deux lignes... “Rencontré à cheval dans la forêt la jeune fille de mercredi dernier. Bien jolie décidément, et pas mal à cheval.”

— Voilà tout... C'est d'une concision ! Cela aurait besoin d'un petit commentaire.

— Le voici, mon amour, le petit commentaire. Tu as raison... Elle sont d'une affreuse sécheresse, mes notes... mais, vois-tu, si je n'avais pas peur d'avoir l'air de vouloir faire un madrigal...

— N'aie donc pas peur... il n'y a personne...

— Je te dirais que tout ce qui n'est pas écrit sur le petit cahier est écrit là... dans mon cœur. Cette matinée de mai, cette rencontre dans la forêt... aujourd'hui, après deux années écoulées, je me rappelle tout cela, et dans les moindres détails. Nous avions manœuvré de cinq à sept heures, sur le terrain des Loges, dans une horrible poussière. Je ramène mon escadron au quartier... je change de cheval et je repars sur Jupiter.

— Cher Jupiter !

— Un quart d'heure après, j'étais au galop dans une longue allée montante, tout près du Val. Je vois venir une petite cavalcade, toi sur Jenny, ta jument noire, Georges sur son poney rouan, et le vieux Louis, par derrière, sur un grand cheval gris... Tu vois... je me souviens même de la robe des chevaux. Tout d'un coup, à cinquante mètres, j'ai un éblouissement, je te reconnais... durement, brusquement, je mets au pas ce pauvre Jupiter. La petite cavalcade passe à côté de moi... Je te vois encore avec ton amazone grise, ton chapeau noir et les boucles blondes qui frissonnaient sur ton voile... Et pendant que tu passais je me disais : “Non vraiment, il n'y a rien au monde de plus charmant que cette jeune fille !” Et toi, que te disais-tu ?

— Ce que je me disais... je ne me rappelle plus... mais voici ce que j'écrivais.

Et d'une voix un peu tremblante, car elle avait été très émue par le *petit commentaire*, Jeanne lut ce qui suit :

— “Je l'ai rencontré ce matin près du Val. Il arrivait au galop, et tout d'un coup, en me reconnaissant il a arrêté son cheval... Oui, en me reconnaissant... J'ai bien vu le mouvement. Je sais ce que c'est qu'arrêter un cheval au galop... On le prévient... Eh bien ! il a arrêté son cheval sans préparation, brutalement, d'un seul coup, presque sur place... Il a passé tout près de nous. Je n'ai pas osé le regarder, mais j'ai bien senti qu'il me regardait. Il n'était pas à dix pas de nous que ce petit nigaud de Georges me dit : — Oh ! Jeanne, as-tu vu ? Comme il était drôle avec toute cette poussière ! Il avait l'air d'un pierrot ! C'est un capitaine du 21^e. Il y avait le numéro 21 sur le collet de son uniforme...”

(1) Voir le numéro précédent.

“J'étais furieuse contre Georges... Pourvu qu'il n'ait pas entendu !”

— J'avais entendu... Je me rappelle maintenant.

— Allons, lis, c'est à toi ?

“*Mercredi 25 mai.* Revu mon inconnue ; elle habite une des maisons de la terrasse. Je passais en voiture : elle était à la fenêtre ; elle m'a aperçu, et il m'a semblé que c'était parce qu'elle m'apercevait qu'elle quittait la fenêtre brusquement, très brusquement... Mon Dieu ! comme elle est gentille !”

— Tiens ! c'est un peu moins sec que tout à l'heure. Il y a progrès... Tu mets des verbes... Tu commences à écrire.

— C'est peut-être parce que je commence à être amoureux... A toi.

— “25 mai. J'étais à la fenêtre ; je vois venir une petite charrette anglaise très jolie, toute étincelante au soleil, traînée par un amour de poney noir comme de l'encre ; sur le siège un petit groom d'une tenue irréprochable... Et à côté du petit groom, lui, le capitaine. J'aurais dû rester bien tranquillement à la fenêtre. Je n'ai pas pu. Je me suis dit : Je vais le regarder, il va s'apercevoir que je le regarde... La peur m'a prise ; je me suis sauvée au fond du salon. Grand'maman m'a dit : — Qu'est-ce que tu as donc, Jeanne ? — Rien du tout, grand'maman.

“Georges, qui était avec moi à la fenêtre, s'écrie : — Jeanne, tu ne sais pas, ce capitaine qui vient de passer dans cette jolie charrette, je crois que c'est le pierrot d'hier matin.”

— Le pierrot, c'était moi.

— Toi-même... Le 26 mai, je n'ai rien, absolument rien. Oh ! tu peux lire. Il n'est pas question de toi. “Essaye ma robe rose. Elle allait bien, mais il n'y avait pas assez de petits plissés. J'en fais ajouter, etc., etc.” Je ne pensais qu'à ma robe rose... Tu vois que je n'étais pas à ce point préoccupée...

— Eh bien ! le 26 mai, pour moi, c'est un grand jour, c'est le jour de Picot. Je n'ai là que deux lignes, mais elle sont éloquentes. “Donné vingt francs à Picot. C'est un profond diplomate.”

— Voici la place, ou jamais, d'un nouveau commentaire.

— Très volontiers... Le matin en déjeunant à la pension, j'avais dit à Dubrisay, qui est toujours à rôder à cheval dans la forêt : “Est-ce que tu ne connais pas une jeune fille qui monte avec un petit bambin d'une douzaine d'années et un vieux domestique ? — Attends donc... elle monte une jument noire, la jeune fille. — Et le vieux domestique un cheval gris, dit un autre de ces messieurs. — Et le bambin un poney rouan, ajoute un troisième.” Là-dessus grande discussion sur le mérite des chevaux. Le poney rouan paraissait excellent, et la jument noire un peu fatiguée.

— C'était vrai... heureusement !

— Oh ! oui, heureusement !... Moi de répliquer : “Je ne vous parle ni du cheval gris ni de la jument noire, je vous parle de la jeune fille.” Et tous les trois me répondirent qu'il ne regardaient jamais que les chevaux. J'étais bien avancé ! Je rentre chez moi. Vers trois heures, je vois Picot, mon ordonnance, qui flânait dans la cour. Je l'appelle par la fenêtre. C'est un Parisien, Picot, et très débrouillard... Je lui dis : “Picot, tâche donc de savoir adroitement ce que c'est que des personnes qui demeurent dans telle maison sur la terrasse... L'entrée est rue des Arcades... — Bien, mon capitaine. — Mais, tu comprends, adroitement. — Oui, mon capitaine. — Si tu découvres quelque chose, tu me le diras demain matin au quartier.”

— Tu n'étais pas bien impatient ; tu aurais bien pu lui dire de revenir tout de suite.

— C'est bien ce qu'il a fait. Une heure après, il revenait triomphant... Et alors Picot a prononcé un discours

tellement extraordinaire que je me suis amusé à le transcrire aussi exactement que possible sur le petit agenda.

— Je me suis amusé!.. Le lâche faux-fuyant! Dites donc la vérité.. Avouez donc qu'il ne vous était pas désagréable d'écrire des choses où il était question de moi, et alors j'avouerais peut-être, moi, qu'il ne m'était pas désagréable d'écrire des choses où il était question de..

— Eh bien! je l'avoue.

— Et moi aussi... Lis maintenant.

— Je lis. " Picot arrive et me dit :

" Mon capitaine, je sais tout. Seulement, je vous en prie, dès que j'aurai commencé, ne m'interrogez pas par des questions, parce que ça bout là dedans, ça bout...

" Je me suis rabâché ma leçon tout le long de la route pour ne pas oublier. La maison a été louée, il y a trois semaines, par des Parisiens. Le patron est un M. Lablinière, un ingénieur, un industriel... il construit des machines à vapeur, des télégraphes, etc.

" Il est là avec sa belle-mère, sa femme et ses deux enfants : une jeune fille (dix-neuf ans) et un petit garçon (douze ans)... Attendez, je sais le nom des enfants... Jeanne et Georges... Ils sont riches, très riches..

" Cinq chevaux à l'écurie, trois voitures sous la remise, quatre domestiques mâles, une cuisinière, trois femmes de chambre : Julie, Adélaïde...

" Mais ça doit vous être égal, mon capitaine, le nom des femmes de chambre... Leur adresse à Paris, 28 boulevard Haussmann. Comment j'ai appris tout cela? En causant avec le concierge... Non, non, ne m'interrompez pas... Ca me troublerait...

" Je vois ce qui vous inquiète, mon capitaine. Vous voyez que j'ai fait une bêtise, que j'ai dit que je venais de votre part? Pas du tout. Vous vous demandez : Comment cet imbécile de Picot s'y est-il pris pour engager la conversation?... Ah! ça n'a pas été bien difficile, mon capitaine. Je n'ai pas eu grand mérite, allez!..

" Il était devant sa porte, le concierge. Je suis arrivé tout doucement sur lui avec l'air d'un militaire qui flâne sans but, et quand j'ai été juste devant lui, j'ai fait comme ça :

— Ouf, il fait chaud!..

" Il a répondu : — Oh! oui, il fait chaud!.. J'ai continué : — Moins chaud qu'hier pourtant...

" Il a répondu : — Oui, parcequ'il y a un peu d'air...

" Ca y était ; la glace était rompue ; nous nous sommes mis à causer ; au moment où je commençais à manœuvrer pour arriver à la grosse question, je vois descendre du perron, au fond de la cour, une jeune demoiselle diablement gentille, mon capitaine, sauf permission, avec un gros morceau de pain à la main. Je dis au concierge :

— C'est votre bourgeoise?..

" Il me répond : — Non, c'est la fille du locataire, un monsieur de Paris...

" Alors il se met à défiler le chapelet de ce que je vous ai dit tout à l'heure. Il n'y avait aucun mérite, je vous le répète, mon capitaine. Il allait tout seul, ce concierge. Il allait encore, quand je vois la demoiselle traverser la cour sans son morceau de pain. Le concierge me dit : — La revoilà la fille du monsieur de Paris ; tous les jours elle va donner du pain à son cheval dans l'écurie...

" Pendant la jeune demoiselle remontait le perron, mais très lentement, en me regardant. Elle paraissait étonnée de me voir là ; elle avait l'air de se dire : — Mais qu'est-ce qu'il fait donc là, ce chasseur?..

" Elle rentré dans la maison... Pendant ce temps, le concierge m'en faisait un éloge, de cette demoiselle... oh! mais un éloge! qu'elle était si douce, si bonne, et pas seulement pour les chevaux, aussi pour les personnes. Ainsi, tenez, quand ils sont arrivés, il y a trois semaines, la petite fille du concierge était malade... Eh bien!

" croiriez-vous que cette demoiselle... Mais pardon, mon capitaine... ça ne vous intéresse peut-être pas, tous ces détails... Si, ça vous intéresse? C'est bien, alors je continue... Je vous disais donc que cette petite fille du concierge, elle venait la voir tous les jours, elle lui envoyait des bouillons, des choses bonnes à manger, elle lui apportait elle-même des joujoux, des bonbons ; elle restait quelquefois des quarts d'heure dans la loge, à lui raconter des histoires, à cette enfant!..

" Le concierge était en train de me raconter ça, quand arrive une femme de chambre... une assez belle personne, mon capitaine, sauf permission. Elle arrive donc et dit au concierge : — Est-ce qu'il n'y a pas une lettre pour Mademoiselle? — Oh! non, les lettres pour Mademoiselle, je les monte tout de suite, vous savez bien...

" Moi, je me disais : — Tiens, on pourrait peut-être en tirer quelque chose, de la femme de chambre... Alors, je recommence : — Il fait chaud, mademoiselle. — Oh! oui... Je continue : — Un peu moins chaud qu'hier...

" Ca réussit tout aussi bien qu'avec le concierge, et voilà la conversation qui recommence. La femme de chambre me demande si je ne connais pas un certain Camus, brigadier au 10^e hussards... Nous bavardions lorsque tout d'un coup elle s'écrie : — Oh! je me salue... Mademoiselle qui m'attend! — Et elle se fâcherait, votre maîtresse... Elle vous gronderait? — Ma maîtresse se fâcher, me gronder, jamais de la vie! Il n'y a rien au monde de meilleur que Mademoiselle... "

— C'est tout?

— Oui, c'est tout.

— Ainsi, vous me faisiez espionner...

— Positivement, mais ton récit du 26, à toi?

— Le voici. " *Mardi 27 mai.* Hier dans l'après-midi, j'allais porter du pain à Nelly ; en descendant le perron, je vois un militaire qui causait avec le concierge. Je reste cinq minutes à l'écurie ; en sortant, je regarde : le militaire est encore là... Je remonte dans ma chambre. J'y trouve Julie. Oh! quand la curiosité nous prend, c'est horrible! Je dis à Julie : — J'attends une lettre de Paris ; allez donc voir si elle n'est pas chez le concierge...

" Elle part... j'attends... Julie ne revient pas. Je vais dans mon cabinet de toilette qui donne sur la cour, je vois Julie : elle cause avec ce militaire!

" Enfin elle revient. — Il n'y avait pas de lettre, mademoiselle. — Vous êtes restée bien longtemps. — Mais non, mademoiselle. — Si fait, je vous ai vue ; vous causiez avec un hussard. — Un hussard! Oh! non, mademoiselle. — Puisque je vous ai vue... — Je ne causais pas avec un hussard, mademoiselle ; c'était un chasseur ; il y a une différence dans l'uniforme. Les hussards ont des tresses blanches et les chasseurs ont des tresses noires ; les hussards ont le collet pareil au dolman et les chasseurs ont le collet rouge. — Comment savez-vous tout cela, Julie? — J'ai un cousin dans les hussards, mademoiselle ; ici, à Saint-Germain, il n'y a pas de hussards, il n'y a que des chasseurs ; deux régiments, le 21^e et le 22^e, qui font brigade ensemble... Le soldat qui était là, c'était un chasseur du 21^e...

" Du vingt et unième! Son régiment! Ma conversation militaire avec Julie devait avoir des conséquences déplorable... Vers six heures nous allons avec maman faire un tour à pied sur la terrasse. Nous rencontrons deux officiers de chasseurs. Maman me dit : Ils ont de jolis chevaux, ces hussards.

" Je lui réponds étourdimement : — Ce ne sont pas des hussards, maman, ce sont des chasseurs ; les hussards ont des tresses blanches et les chasseurs ont des tresses noires ; les hussards ont le collet pareil au dol...

" Je n'achève pas... Je regarde maman. Elle était stupéfaite : — Comment sais-tu tout cela? — Mon Dieu!

“maman, c'est Julie... Elle a un cousin dans les hussards...
“Alors un jour pendant qu'elle me coiffait... — Singulier
“sujet de conversation ! dit maman...”

“Nous en restons là... Mais tout n'était pas fini. Papa
“revient de Paris, on se met à table, et papa nous raconte
“qu'il a rencontré en chemin de fer un officier... Si c'était
“lui!... Un colonel... ce n'est pas lui!... Papa a passé un
“mois, l'année dernière, avec ce colonel à Cauterets. Ils
“faisaient le *whist* ensemble. Ils ont renoué connaissance
“tout à l'heure. Papa l'a invité à dîner la semaine pro-
“chaine, le mercredi, 4 juin.

“Je dis à papa : — Est-ce que le régiment de ce colonel
“est à Saint-Germain ? — Oui, son régiment est ici. — Est-ce
“le 21^e ou le 22^e ? — Il y a donc deux régiments ici ?
“— Oui, papa, le 21^e et le 22^e; ils font brigade...”

“Voilà papa encore plus suffoqué que maman. — Mais
“qui est-ce qui t'a appris cela ? — Mon Dieu ! c'est Julie,
“elle a un cousin dans les hussards... — Je n'y comprends
“rien, dit maman; Jeanne depuis quelque temps ne parle
“plus que de chasseurs et de hussards. — Eh ! eh ! dit
“grand'maman, elle a peut-être distingué quelque bel
“officier...”

“Je deviens écarlate; je réponds avec impatience, pres-
“que avec colère. Je commence à lui en vouloir sérieuse-
“ment, à ce monsieur que je ne connais pas, que je ne
“connaîtrai jamais. Oui, je lui en veux d'avoir fait ainsi
“irruption dans ma vie. Pourquoi m'a-t-il regardée en
“chemin de fer ? Pourquoi est-il venu faire de la haute
“école sous mes fenêtres ? Pourquoi s'est-il mis au pas,
“l'autre jour en m'apercevant ? Si je le rencontre, moi,
“je prendrai le galop, le grand galop... Hélas ! le grand
“galop, ce n'est pas trop l'affaire de ma pauvre Nelly; elle
“vieillit. Aussi papa va-t-il, pour ma fête de naissance,
“me donner un autre cheval...”

“Je voudrais bien savoir si c'est *son* colonel qui doit
“dîner ici le mercredi, 4 juin.”

C'était la dernière phrase du bulletin du 27 mai.

Elle passa ensuite en revue une dizaine de pages de son
carnet.

— Du 28 mai au 3 Juin, rien sur toi, absolument rien...

— Et là, répondit-il, rien non plus sur toi. C'est que
nous avons eu la douleur de ne pas nous voir pendant ces
huit jours. Je n'étais pas à Saint-Germain... Nous étions
partis, une vingtaine d'officiers des deux régiments, avec le
général et les colonels, pour des manœuvres avec cadres,
entre Vernon et Rouen. J'avais emmené Jupiter, et mes
petites notes de cette semaine de voyage sont pleines de
choses fort aimables pour mon nouveau cheval : *Jupiter*
irréprochable... vigoureux, ardent et sage... Hier le colonel
a monté Jupiter et l'a trouvé parfait, etc., etc. Le 3 juin,
à huit heures du soir, nous rentrions à Saint-Germain, et le
4 juin... Je ne t'avais pas oubliée... tiens, regarde. Là...
Vais-je la voir la petite blonde de la terrasse ?

— Et voici mon 4 juin, à moi : “Je sais son nom. Ce
“soir, nous avons eu le colonel à dîner. Il arrive à sept
“heures. Mes regards vont droit au collet de son uni-
“forme... Je vois le chiffre 21... C'était bien *son* colonel.
“Pendant le dîner, conversation parfaitement banale...
“mais après le dîner, pendant que je servais le café...
“— Colonel, dit papa, vous pourriez peut-être me rendre
“un service : je voudrais donner un cheval à cette jeune
“personne : si vous connaissiez une bonne bête, très
“sage...”

“Moi de protester : — Pas trop sage, colonel; je monte
“très bien à cheval... (Et c'est vrai, je monte très bien)...
“— Je chercherai, répond le colonel, je m'informerai...
“Ah ! un des officiers de mon régiment a un cheval qui
“vous conviendrait admirablement, mademoiselle... Je l'ai
“monté ces jours derniers... Il est parfait. — S'il voulait
“me le céder, dit papa, avec un bon bénéfice... — Oh !
“cet officier-là sera tout-à-fait indifférent au bon bénéfice ;
“il est riche, très riche... C'est un capitaine, M. de Léonelle,

“— Un capitaine et riche ? s'écrie Georges ? c'est peut-
“être l'officier que nous avons vu l'autre jour dans une
“petite charrette anglaise avec un poney noir. — C'est lui-
“même. — Oh ! nous le connaissons bien, ma sœur et
“moi; nous l'avons rencontré plusieurs fois...”

“Pour le coup je sens mes joues flamber, littéralement
“flamber... Le colonel me regarde... Je dois être cramoi-
“sie... Il va s'en apercevoir... Il nous quitte à dix heures,
“et, en partant, me dit : Je parlerai demain matin à M.
“Léonelle, mais j'ai grand-peur de ne pas réussir... Il
“l'adore, son cheval...”

“Les choses en sont là ! Est-ce que je vais lui acheter
“*son* cheval ? Papa m'a ouvert un crédit de trois mille
“francs.”

— Nous arrivons au 5 juin, la journée décisive... La
séance chez le photographe de la fête.

— Et ta première visite. Commence.

La distance entre eux avait diminué. Elle était venue
s'asseoir, non pas sur ses genoux, mais sur un petit pouf à
ses pieds, et pendant qu'il lisait, elle appuyait calmement
sa tête sur ses genoux... si bien que, profitant des avantages
du terrain — il dominait la situation — le capitaine se mit
à embrasser Jeanne avec une certaine vivacité. Elle se
dégagea... pas tout de suite...

— Allons, finis, lui dit-elle; finis et commence.

Il commença :—

“*Judi*, 5 juin. Ce matin, après la manœuvre, nous
“rentrons au pas, le long de l'avenue des Loges. L'adju-
“dant vient me chercher de la part du colonel... Je le
“rejoins en tête de la colonne. — Capitaine, me dit-il, vous
“n'avez pas envie par hasard de vendre votre nouveau
“cheval. — Certainement non, mon colonel... — Même
“avec un joli bénéfice ? — Même avec un joli bénéfice.
“— C'était pour une bien jolie personne et qui vous
“connaît. — Qui me connaît, mon colonel ? — Oui, elle
“vous a rencontré plusieurs fois, elle vous a vu sur la
“terrasse... enfin elle avait l'air de vous connaître... et j'ai
“cru même remarquer que, lorsque j'ai prononcé votre
“nom hier, elle a rougi, rougi d'une manière très sensible.
“— Et qui est ce donc, mon colonel ? — C'est la fille d'un in-
“génieur, un M. Lablinière. — Une blonde, mon colonel ?
“— Oui, une blonde. — Qui habite une maison sur la ter-
“rasse ? — C'est cela même; vous voyez bien que vous la
“connaissiez. — De vue seulement, mon colonel. — Eh bien,
“voyez si vous voulez céder votre cheval à cette jolie
“blonde... Au revoir, capitaine...”

“Vendre Jupiter ? à tout autre jamais !... A elle !..
“j'hésite... Elle est si jolie !... En entendant mon nom, elle
“aurait rougi... Le colonel a rêvé... Pourquoi aurait-elle
“rougi ? Pourquoi ?

“... Ma sœur Louise arrive à onze heures... Elle vient
“me demander à déjeuner avec ses enfants. C'est la fête
“de Saint-Germain, et les enfants après le déjeuner deman-
“dent à aller voir les boutiques. — Mon oncle, s'il y a un
“photographe, tu nous feras faire nos portraits. — C'est
“convenu...”

“Il y a justement un photographe; nous entrons dans
“sa baraque... Elle était là!... avec son petit frère, sa
“mère et un gros caniche noir. Le petit frère était à
“genoux par terre près du caniche noir, et tâchait de le
“décider à rester bien tranquille : — Voyons, Bob... ne
“bouge pas... c'est pour faire ton portrait... Mais Bob ne
“tenait aucun compte des prières du petit garçon, lequel,
“perdant courage : — Parle-lui, Jeanne, parle-lui... il n'y
“a que toi qui aies de l'autorité sur lui... et parle-lui en
“anglais; il comprend l'anglais bien mieux que le français.
“— Mais non, Georges, tu es ridicule. — Jeanne, ma
“petite Jeanne...”

“Elle se décide, et, regardant monsieur Bob bien sévère-
“ment : *Now, Bob, Master Bob, be obedient ! look at me !*
“*so... Now be still !... Hush !... Still...*

“Elle a décidément de l'autorité sur le caniche noir,

“ Il se tient immobile... Sa voix est charmante. Et son visage!... Je l'ai contemplée là, tout à mon aise... en pleine lumière... c'est une merveille de grâce et de jeunesse.”

— Attend un peu... Montre.

— Pourquoi ?

— Je crois toujours à de petits arrangements.

— Tu as tort... Regarde.

— Oui... je vois... *Merveille de grâce et de jeunesse...*

C'est bien... Continue...

— Je continue!

“ Elle aura Jupiter! en partant elle a dit à ma sœur (il m'a semblé qu'il y avait un peu d'émotion dans sa voix): — Je vous demande pardon, madame, de vous avoir fait attendre...”

“ J'aurais dû trouver quelque chose à dire... Mais rien, je n'ai rien trouvé. J'ai été absurde... Je me suis incliné... elle m'a fait un petit salut... Elle est sortie de la baraque du photographe. — Quelle ravissante jeune fille! me dit ma sœur. — Ah! je crois bien!

“ Et me voilà parti!... Je dis à ma sœur comment elle se nomme, où elle demeure... Le père est un ingénieur du plus haut mérite, etc. J'avais besoin de parler d'elle... stupéfaction de ma sœur. — Mais tu es amoureux! — Amoureux! non. — Si fait, tu es amoureux... Eh bien, il faudra s'informer... Cela me ferait une très jolie belle-sœur.....

“ Je reconduis Louise au chemin de fer... Non, je ne suis pas amoureux... Mais elle aura Jupiter! Seulement, une inquiétude me prend.. Oui, le catalogue de Chéri disait bien: *a été monté en dame*... Mais il faut se défier des indications de catalogue... Pauvre chère petite! Si un accident lui arrivait! J'avais chez moi une selle de femme. Ma sœur venait quelquefois à cheval avec moi... Je dis à Picot: — Mets la selle de femme sur Jupiter et conduis-le au manège. Prends une couverture...”

“ Un quart d'heure après, je faisais monter Picot en *dame* sur Jupiter; je lui avais enveloppé les jambes dans la couverture pour lui tenir lieu d'amazone. Jupiter prend le galop. — Ah! mon capitaine, il connaît son affaire, me crie Picot, il a été monté en dame...”

“ Je veux faire l'essai moi-même. Je m'installe à mon tour sur Jupiter *en dame*, avec les genoux entortillés dans la couverture. Je trotte Jupiter et je le galope, et pendant que je le trottais, et pendant que je le galopais, je me disais: — Quand je pense que si je suis là dans cette position et dans cet accoutrement ridicules, c'est parce que j'ai rencontré, il y a quinze jours, en chemin de fer, une blondinette qui lisait un roman anglais!...”

“ Allons, décidément, Jupiter se monte en dame... Elle aura Jupiter!..... Oui; mais comment le lui donner? Il serait correct de mettre le cheval à la disposition du colonel. Non, je vais aller moi-même chez elle tout de suite... Je pars... Picot me suivait, tenant Jupiter à la main... Nous arrivons; nous entrons dans la cour. Je regarde Picot; il avait l'air malin; il se disait: — Eh! eh! c'est donc pour cela que mon capitaine m'a envoyé aux renseignements...”

“ Je sonne. — Monsieur Lablinière? — Monsieur est à Paris. — Madame Lablinière? — Madame est ici. — Faites passer ma carte. Dites que je viens pour un cheval...”

“ Le domestique va m'annoncer. Si elle allait ne pas y être! J'entre... Elle était là!... avec sa mère, sa grand-mère, son petit frère et son caniche noir... Alors je ne sais plus ce qui s'est passé. J'ai dû être absurde. Je me souviens vaguement qu'il a été question de pelham, de maringale à anneaux. Je crois; lui avoir dit que le cheval s'appelait Jupiter... et je suis parti en la priant de garder Jupiter, de l'essayer pendant huit jours, pendant quinze jours... il a bien fallu parler aussi du prix. Le

“ mots, à ce moment, m'écorchaient les lèvres. Je ne pouvais pourtant pas lui donner Jupiter. Il faudra que je prenne son argent. Nous sommes descendus dans la cour, et là, près de Jupiter, nouvelle conversation aussi ridicule, aussi folle que la conversation dans le salon. Je me mourais d'envie de dire à cette charmante créature: Vous êtes un ange et je vous adore! Et je lui disais: Il faudra donner dix litres d'avoine au cheval, etc., etc. J'ai débité d'étonnantes inepties. Je lui ai dit, je m'en souviens maintenant que le cheval avait besoin d'un petit poids, et qu'il serait plus heureux avec elle qu'avec moi... J'ai dû faire sur elle une impression désastreuse. Enfin, je suis parti avec Picot; j'avais si bien la tête à l'envers qu'en rentrant chez moi, tout le long du chemin, j'ai causé avec Picot... pour parler d'elle... et cela me remuait tout doucement le cœur, quand Picot me disait: — La jolie blonde... elle a eu une façon de me regarder... Je crois bien qu'elle m'a reconnu. Elle m'avait bien dévisagé, le jour où je suis allé faire causer le concierge. C'est elle, la jolie blonde, mon capitaine, qui a été si bonne pour la pauvre petite fille malade.”

— Brave Picot, c'est un peu lui qui a fait notre mariage...

— Ma foi, oui, il a été le premier à me donner de très bons renseignements.

— Et moi qui n'avais pas de renseignements sur toi et qui commençais à t'aimer... sans renseignements! Tiens... Tu vas en juger.

“ *Jeu*di, 5 juin. Les événements se précipitent; comment cela finira-t-il, mon Dieu? J'ai son cheval. Il s'appelle Jupiter. Il est là dans notre écurie, entre Nelly et le poney de Georges. Tâchons de mettre un peu d'ordre dans ma pauvre tête. Que de choses dans cette journée! Georges après le déjeuner me dit: — Petite sœur, tu sais qu'aujourd'hui nous devons aller chez le photographe de la fête pour faire faire le portrait de Bob. — Tu peux bien y aller sans moi avec maman. — Non, si tu n'es pas là, Bob ne restera pas tranquille...”

“ Je me résigne; nous partons, nous arrivons chez le photographe. Au moment où Bob commençait à poser, je vois entrer dans la baraque... Qui ça?... Lui!... et pas seul... avec une femme, toute jeune et toute charmante. Qu'est-ce que c'est que cette dame? Mais voici deux enfants. Ils l'appellent *mon oncle*... C'est sa sœur!...”

(A suivre.)

LUDOVIC HALEVY,
de l'Académie Française.

— LE —

Canada Artistique

1857 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

Boite, 324. B. P.

Le CANADA ARTISTIQUE est une publication mensuelle spécialement dévouée à la musique, aux beaux arts et à la littérature.

Le prix de l'abonnement est de \$3.00 par année.

Chaque numéro contient huit pages de musique gravée et 16 pages de texte.

Un numéro échantillon sera envoyé à toutes les personnes qui nous enverront 25 cents.

Les chanteurs et instrumentistes sont priés d'envoyer leur adresse à l'éditeur du CANADA ARTISTIQUE. Lorsqu'il se présentera des engagements, on les leur fera parvenir, sans délai.

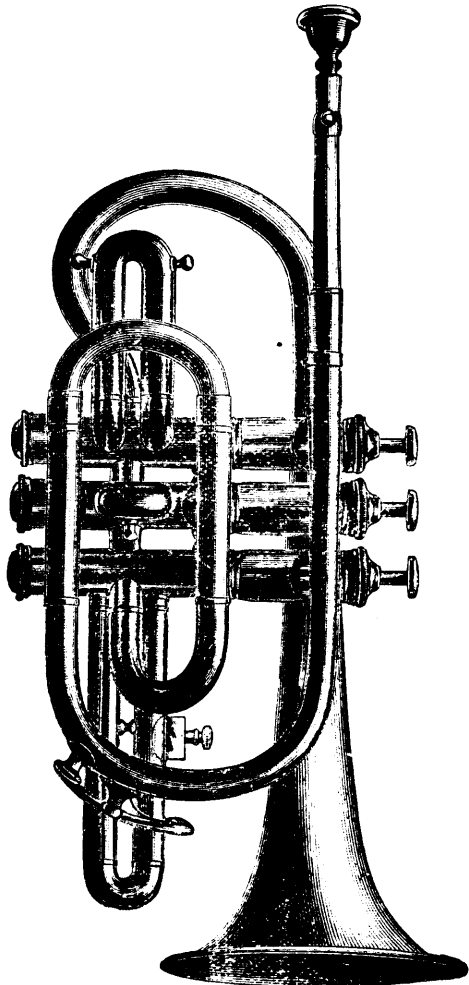
Instrumente de Musique en Cuivre

POUR FANFARES ET HARMONIES

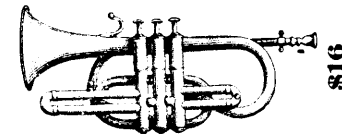
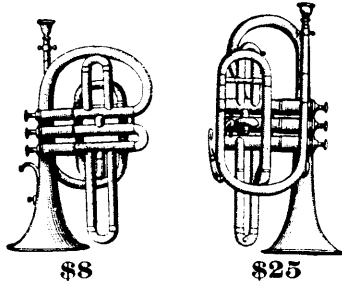
VENDUS EN DETAIL AU PRIX DU GROS

LAVIGNE & LAJOIE 1657 Rue Notre-Dame,

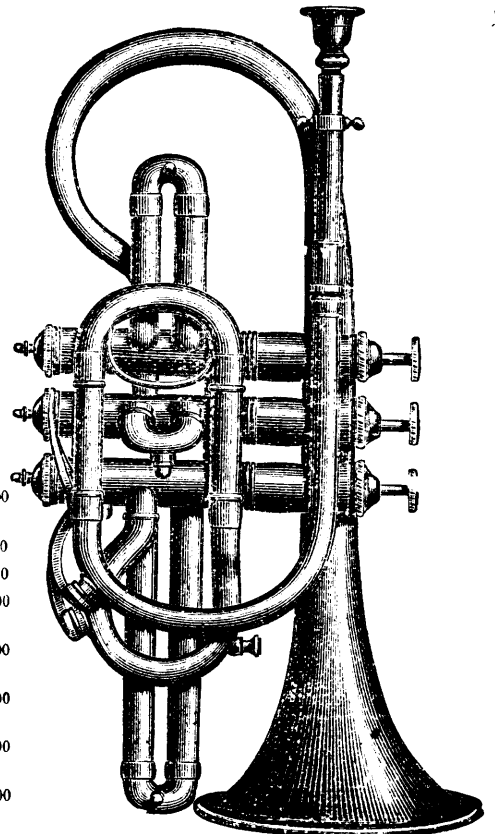
CORNETS A PISTONS (de manufacture française,



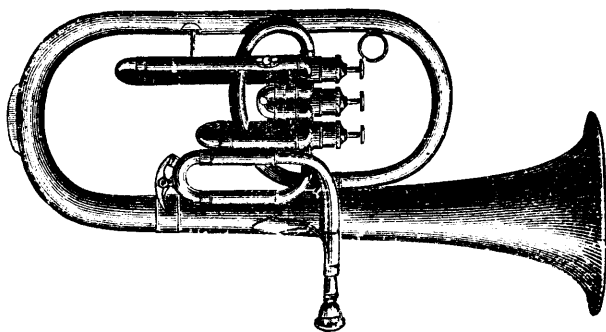
Bb Cornet, \$12.00.



- Cornet Bb, à 3 trois pistons \$ 8 00
- Cornet C, avec un ton de rechange en Bb 8 00
- Cornet Bb, meilleur 10 00
- Cornet Bb, modèle Périnet 16 00
- Cornet Bb, modèle Courtois avec 2 clefs pour l'échappement de l'eau. . 25 00
- Cornet Bb, avec clef pour l'eau, modèle Besson (soigné)..... 25 00
- Cornet Bb, modèle Courtois (extra supérieur)..... 35 00
- Cornet Bb, petit format (cornet de poche) cuivre 20 00
- Cornet Bb, petit format (cornet de poche) nickélé 25 00
- Cornet Eb, de \$10, \$12, \$15, \$20, \$25 et \$30



Cornet Bb, Model Courtois, \$35.



Alto Eb, Net, \$15 (avec une clef pour l'eau).

- Alto Eb, modèle de l'Alto ci-dessus, net \$15 00
- Tenor Bb, " " " 18 00
- Baryton Bb, " " " 18 00
- Basse Bb, " " " 22 00
- Contrebasse E, " " " 28 00

Instrumente de Musique Thibouville Lamy

(DE PARIS.)

- Cornets Bb, de \$8, \$10, \$16, \$18, \$20, \$25, \$30 et \$35 00
- Cornets Eb, de \$10, \$12, \$15, \$18, \$20, \$25 et \$30 00
- Contraltos Bb, de \$10, \$12, \$15, \$20 et \$25 00
- Altos Eb, de \$18, \$20 et \$25 00
- Tenors Bb, de \$20, \$22, \$25 et \$30 00
- Baryton Bb, de \$20, \$22, \$25 et \$30 00
- Basses Bb, de \$26, \$30, \$35 et \$40 00
- Contrebasses Eb, de \$30, \$35, \$40, \$50, et \$60 00
- Trombones Bb, de \$20, \$22, \$25 et \$30 00

Instrumente de Musique de Henry Pourcelles

(DE PARIS.)

- Cornets Bb, de \$22, \$25, \$30, \$35 et \$50 00
- Cornets Eb, de \$22, \$25, \$30, \$35 et \$40 00
- Contraltos Bb, de \$20, \$25 et \$30 00
- Alto Eb, de \$25 00
- Tenor Bb \$30 00
- Baryton Bb \$35 00
- Basse Bb \$10 00
- Contrebasse Eb \$18, \$60 et \$75 00
- Trombones Bb, de \$26, \$30, \$35 et \$40 00
- Trombones Bb, à coulisses, de \$16 et \$20 00